

1906

LARRESSORE

BEL-LOC

USTARITZ



BULLETIN



BULLETIN

DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ELEVES



LARRESSORE - BEL-LOC - USTARITZ

1965

ATTENTION !

**La prochaine réunion des Anciens
Elèves aura lieu le lundi 30 août 1965**

PROGRAMME

- 10 h Messe en souvenir des camarades décédés.
- 11 h Séance du souvenir.
- 12 h 30 Repas traditionnel.

◆
L'après-midi à partir de 15 heures

A EZKANDA

Parties de pelote, défis entre anciens

- ...de muss,
- ...de belote,
- ...de blagnes...

au grè des défis et de la fantaisie

et pour tous les sportifs...

...buvette assurée sous les ombrages

Faites connaître ce programme autour de vous. Donnez rendez-vous à vos camarades de classe. Envoyez votre carte d'adhésion à M. l'Econome.

COTISATION REMISE

COTISATION OMISE

31 Août 1964

J'ai reçu la convocation du Comité des Anciens de Larressore, Belloc, Ustaritz pour la réunion annuelle des Anciens.

J'étais libre ce jour-là. J'ai écrit: «Je viendrai». Depuis de nombreuses années, répondre affirmativement m'avait été impossible.

Le matin vers dix heures, messe, dite par un jeune ancien que mon âge ne me permettait pas de connaître. Une bonne centaine de prêtres, religieux, missionnaires, laïcs, séminaristes, étudiants étaient, présents. Monsieur le chanoine Larague, nouveau vicaire général était là.

Les changements de ces dernières années dans les répertoires des cantiques ne semblent pas encore favoriser un chant de masse. Le célébrant est tout à fait aux rites du Concile. Quelques éléments appartenant à des âges variés, cependant participent très simplement au chant. La chapelle attire l'attention d'hommes qui n'ont pas assisté à ces réunions depuis plus de trente à quarante ans. Pour moi, je suis un vieux de Larressore, où, entré en sixième en 1899, je fus expulsé avec tout le personnel en novembre 1906. Les lois Combes!... Puis j'ai vécu à Mauléon, refuge des élèves de première et math-philo, pendant trois mois environ. Enfin Belloc nous abrita.

Comment avons-nous pu être mis à la porte de Larressore en plein premier trimestre, à une époque où la Foi du Pays basque aurait dû dire spontanément: «NON, nous ne partirons pas!». Il a fallu une étonnante et loyale pression sociale de tout le système au pouvoir, pour que le diocèse se résignât à plier bagage et à partir de ce lieu, dans l'espace d'une «petite» semaine.

Après avoir tourné vite cette page du Passé, je regarde la nouvelle chapelle où nous sommes: son dessin, son Christ, ses vitraux, ses couleures. C'est du beau et curieux moderne. Mais ce n'est pas le moment de parler de cette réussite. Il doit faire bon prier là, même l'hiver car il y a maintenant le chauffage central dans cet établissement. Quand on pense aux douleurs des engelures d'autrefois, on se plaît à souligner ce progrès dans l'atmosphère de la vie de nos jeunes.

Ces souvenirs se pressent dans ma mémoire au début de cette messe puis je reviens à l'intention du sacrifice. Il est offert pour les anciens, les professeurs, les élèves de ma génération du tout premier début de ce siècle, les jeunes rappelés à Dieu pendant les deux guerres et ensuite...

Je les recommande au Seigneur. J'en évoque quelques-uns. Je revois Monsieur Abbadie, cette figure du prêtre basque philosophe et cultivateur. Il portait, quasi tous les jours, pour ESKANDA à pied, entre ses heures de cours et de service, lisant une revue. On disait qu'il avait étudié soigneusement et profondément Kant. Il corrigeait de vive voix les dissertations philosophiques de ses élèves pendant les récréations, se promenant avec l'élève, qui lisait à haute voix son texte. Homme rude, d'une bonté, d'une autorité qui enfonçait jusqu'au fond de nos consciences, des phrases dures, mais vraies, qu'on n'oublie jamais, même après cinquante ans: «mon petit, vous êtes pourri d'orgueil». Un jeune entendit ce jugement, porté sur lui. C'est que le garçon avait dormi très ostensiblement à la chapelle, la veille, pendant le sermon du Supérieur, le dimanche soir. Une autre fois, après une distribution des prix, un philosophe sortant n'était pas arrivé à temps pour la lecture du palmarès. Il se heurte à Monsieur le Supérieur dans un couloir. La seule réflexion de celui-ci: «Vous avez eu

le prix d'honneur. Sachez qu'il est encore à mériter». C'était bien vrai. L'élève en convint. Il promit de veiller sur cet avertissement opportun.

Je pensais ensuite à monsieur l'abbé Larralde, qui avait préparé autrefois sa licence ès-sciences physiques à la Sorbonne, à Paris, à l'époque de Branly. Esprit pondéré, qui avait gardé de Paris un certain vernis de ce milieu, mais qui était un homme d'une grande simplicité et bonté, très bon professeur. Il fut mon professeur de sciences, et mon directeur spirituel. Je lui dois la découverte de l'Évangile. Il me prêta un nouveau testament assez volumineux avec bon nombre de notes marginales. Je lisais une page de ce livre de «La Parole» le soir, avant de m'endormir, quand nous étions à Belloc, dans une de ces cellules de bénédictin, où l'abbé Hiriart Makola jeune, surveillant intelligent et très spirituel, nous enfermait à l'heure du coucher avec une possibilité de supprimer cette fermeture de l'intérieur, si on voulait sortir. C'était passionnant cette lecture, à 18 ans, du Nouveau Testament. Monsieur Abbadie avait été mon confesseur d'enfance, Monsieur Hiriart Makola le vieux, l'organiste, lui succéda. Mais un jour que j'avais trop parlé et que je m'étais amusé à la faveur d'une certaine obscurité, pendant la préparation à la confession, il me refusa l'absolution dès l'entrée au confessionnal. Je pris alors monsieur Larralde.

Puisque j'en suis à cette revue de mes professeurs, un mot de l'abbé Hiriart-Urruty, mon professeur de première. Très judicieux, très mordant, avec un brin de malice pédagogique, il savait avec une mise en scène soignée exécuter un de ses élèves, quand le tour de celui-ci était venu. Il lisait publiquement sa copie d'un bout à l'autre, devant la classe entière. Il distribuait un certain nombre de qualificatifs choisis en guise de corrections des passages les plus maladroits. Puis vous regardant avec un sourire dominateur, il vissait ses remarques pénétrantes, qui progressivement entraînent dans votre amour propre et vous rendaient un peu ridicule aux yeux de tous. C'était douloureux, mais en somme bienfaisant. Je ne parlerai pas des cinq minutes de fin de classe sur l'étymologie. Les origines de certains mots nous paraissaient étranges!

Monsieur Passicot enseigna les math-élém et la philo pour la première fois à cette époque. Il avait été élève de Monsieur le Professeur Bouasse à Toulouse, professeur réputé. Le nouveau licencié de Belloc était un homme grand, jeune, qui avait une ligne dorsale qui du haut vers le bas avait de la tenue, une tenue assez accusée dans son déclin. Cette courbe nous préoccupait, nous distraitait tandis que debout au tableau le professeur nous démontrait quelque théorème plus difficile à saisir. On lui donna un surnom, grec d'origine, qui je crois passa aux générations suivantes. Il reste que Monsieur Passicot était un professeur très bon et dévoué.

Monsieur Abbadie passa sa classe de philosophie à monsieur Carricart un basque, philosophe très apprécié à Toulouse, à la Faculté. Mais en même temps que philosophe, il était amateur de pelote basque, avec une certaine passion dans la critique de ce sport. Cette flamme fut considérée comme précieuse à exploiter par ses élèves. Le lundi matin, on cherchait à mordre un peu, dès les début des deux heures de classe de philo en posant d'une manière insidieuse une question ou l'autre sur les parties de pelote du dimanche soir dans la région. La discussion était vite en route. Cela durait une heure quelque fois deux. A mesure qu'elle devenait plus houleuse, l'abbé se grattait la poitrine, déboutonnant instinctivement sa soutane. L'aspect velu et broussailleux qu'il découvrait un peu nerveusement nous préoccupait désormais plus que les aspects du problème sportif qui était en litige. Mise à part cette passion du sport, j'ai toujours beaucoup apprécié la manière dont monsieur Carricart dirigeait notre cercle d'études de première-philos, les questions des mouvements de jeunesse de l'époque: Action catholique de la Jeunesse française, Sillon, Action Française nous passionnaient. Ces heures du dimanche soir nous ont été précieuses

pour connaître ces mouvements qui étaient à ce moment-là dans toute leur valeur auprès des jeunes. L'abbé menait ce jeu avec grande fermeté et beaucoup d'art.

Monsieur Canton, mon professeur de seconde, nerveux, mais si bon, si juste et si délicat. Monsieur Garat, je l'ai connu comme supérieur très accueillant, Monsieur Michel Etcheverry, professeur de troisième et professeur d'anglais un vrai fils de Larressore où il était né. Ce fut un des rares professeurs d'anglais qui ne disait jamais un mot en français pendant les cours de cette langue. Tous sont morts.

Le dernier bulletin porte une suite de noms d'autres anciens que j'ai connus. J'étais en sixième quand Monseigneur Mathieu était élève de philosophie. Ce fut un habitué de la première médaille qu'il allait chercher en fin de semaine, comme son collègue Monseigneur St Pierre, qui faisait son année de première. Monseigneur Mathieu après un court supérieurat à Ustaritz devint évêque du diocèse d'Aire et de Dax, où il fut, comme l'a dit dans son éloge funèbre en 1963 Monseigneur Cazaux, un docteur, un pasteur. Chef très respecté, très estimé. Un de ses collègues du grand séminaire de Bayonne, celui-ci un pur Béarnais, pas ancien de Larressore, entra au noviciat des Jésuites en 1912. Un jour que je disais à Son Excellence Monseigneur Gieure, avec le plus de déférence possible, qu'on lui reprochait de ne pas donner facilement aux jeunes la permission de quitter leur diocèse pour entrer dans la vie religieuse, Son Excellence répondit: «Et le Père Cascua! Un des premiers docteurs de L'Institut Biblique!» Dès son retour de Rome après sa thèse il obtint de partir pour le noviciat des Jésuites de Toulouse alors réfugié en Belgique. Monseigneur Mathieu me raconta un jour à ce propos que lui-même songea à imiter son ami le Père Cascua. Il alla voir son ami. Le Père Maître des novices, avec qui il fit une retraite de huit jours, lui déconseilla d'entrer dans la même famille religieuse que le père cascua. Restez dans votre diocèse. ajouta-t-il. Dieu vous réserve une autre forme d'apostolat. Cette décision, je l'ai entendue confirmer par d'autres amis de Monseigneur Mathieu, à commencer par le Père Maître des novices, qui vit encore et qui est âgé de 92 ans.

Dans la liste des morts du dernier bulletin, je trouve Léon Silhouette, le frère de Pierre le plus jeune. Ce dernier jouait du clairon de la fenêtre dominant les cours des moyens et des petits pour annoncer, les samedis au cours de la récréation qui suivait le repas, qu'on avait promenade l'après-midi, par une faveur obtenue de Monsieur l'abbé Abbadie. Doux souvenir que ces détentés à la place de deux heures de classe. Mais revenons à l'ainé, l'abbé Léon. Il était grand, une voix chaude et forte, un missionnaire diocésain de classe, un professeur au bras vigoureux. Un petit élève de Troisième reçut une gifle, un soir, au moment, où après un tour dans les couloirs du Séminaire, un peu tapageur, il rentrait à l'étude. L'élève n'a jamais oublié ce soufflet, m'a-t-il dit. Le lendemain l'abbé, très doux cette fois, le prit à part durant la récréation et lui expliqua qu'il y avait été un peu fort la veille. L'élève fut content que l'affaire n'eut pas d'autre conséquence. L'abbé Léon lui aussi probablement.

L'abbé Amestoy, professeur d'histoire, avec des classes où d'ordinaire il avait de la peine à dominer un certain tumulte a disparu lui aussi. Il était très bon, miséricordieux, ardent cependant sur les questions politiques; on l'aurait peut-être de nos jours classé parmi les fascistes ou les intégristes, tempérament tout de même pacifique en temps ordinaire. «Chameau» était un qualificatif qu'il distribuait facilement dans les moments de répression disciplinaire. Ce nom le désignait dans les milieux d'élèves.

Les abbés Bisquey et Lacabérats, d'une génération plus jeune, je les ai bien connus. Durs au travail, fidèles coûte que coûte au devoir.

L'abbé Mathieu Diesse, plus ancien, a été rappelé à la Maison du Père. Des liens de famille me rapprochaient de ce robuste et fin curé d'Itrassou. Il a vécu longtemps dans cette cure, avec sa soeur, aujourd'hui plus que centenaire. Il faillit après la première guerre vers 1918-1919 quitter cette pittoresque commune. Des jeunes de retour du front vinrent lui annoncer un jour qu'ils avaient l'intention d'organiser des bals pour la jeunesse, et ils semblaient très décidés. «Bien, répond le curé. Moi alors, je pars pour Bayonne remettre ma démission de curé d'Itrassou à Monseigneur l'évêque.» Les jeunes pensèrent qu'il s'agissait d'une première réaction. Mais le lendemain matin, le Chanoine, car il eu le camail, prit son makila et la route de Bayonne. Un première étape devait être Larressore, où il comptait déjeuner chez son frère Alexandre Diesse, maire de cette commune. Durant le déjeuner la famille essaya de lui déconseiller ce voyage. Il fallait un peu réfléchir avant de quitter cette paroisse. Tandis que la discussion devenait chaude, on vient annoncer que des jeunes d'Itrassou sont là et ils demandent à parler d'une manière urgente à leur pasteur. Il sort et trouve une délégation de ses jeunes paroissiens venant annoncer qu'ils renonçaient à leur projet. Le curé réconforté reprit l'après-midi la route de son presbytère.

Avant de finir avec cette revue trop longue de quelques anciens j'en note au passage un dernier, Jean Lamarque, qui était une classe après moi. Poète, sportif, humaniste distingué... Excellent et brillant élève. J'ai encore le souvenir d'avoir lu un toast de lui sur l'âme de Larressore. C'était une belle page pour nous les Anciens.

Après la messe, on passe à la salle de conférences écouter le rapport de Monsieur le Chanoine Gréciet, supérieur depuis 1941 de cette maison. Là encore, une liste trop longue de défunts. Mais vous lirez dans ce bulletin les portraits de chacun d'entre eux dessinés avec un sens très averti et délicat. Ces silhouettes de nos anciens revivent avec leur caractère évocateur de leur personnalité d'élève, puis d'homme dans leur ministère de prêtre, curé, professeur, ou laïc. Ces souvenirs du passé, que nous revoions ensemble, ou qu'on rappelle devant nous sont un des charmes et une des forces de ces réunions d'anciens. Ce resserrement des liens d'amitié de classe est précieux pour nous maintenir, ou nous remettre ensemble, dans cette ligne sûre qui assure le succès de nos vies et leur rendement familial ou social pour le bien commun et le triomphe de l'Eglise.

Ce problème de ce petit Séminaire, qu'on peut appeler un petit Séminaire mixte, a été résolu soit à Larressore soit à Belloc, soit à Ustaritz, dans une formule qui a été vaillamment défendue par l'abbé Borotra, curé de St Pée sur Nivelles au cours d'un toast de ce banquet. Il est revenu sur ce mélange dans la formation et l'instruction des élèves, qui, les uns songent à entrer au grand séminaire, les autres à préparer une carrière dans la vie civile. Cette tradition d'ouvrir les portes aux deux catégories d'enfants a été traitée par son Excellence Monseigneur l'Evêque au cours de sa visite à Ustaritz. Je lis en effet dans le bulletin de 1964 de l'Association des Anciens: «Monseigneur s'arrêta plus longuement sur une distinction qui était revenue à plusieurs reprises: celle qui est faite entre aspirants et laïcs, séminaristes et non séminaristes. Lui, il ne veut pas faire de séparations, il veut englober toute la communauté dans le même amour, comme Dieu qui aime tout être venant en ce monde, et qui le conduit par des voies que Lui seul connaît. Qui sait de quoi demain sera fait? Parmi ceux qui aujourd'hui pensent être curés de paroisse, il y aura des pères de famille et parmi ceux qui se destinent à divers métiers dans le monde il y aura des prêtres. Dieu seul sait de quoi demain sera fait.»

Monsieur l'abbé Borotra défendait cette thèse avec succès et conviction. Un laïc, Pierre Bapsères de Biarritz, marié avec une Basquoise de Larressore se lève après l'abbé Borotra. Brillant élève de Santé Navale il a pris ensuite la direction d'un laboratoire de produits pharmaceutiques

à Aubervilliers. Actuellement, il est dans un service dépendant de Lacq.

Il fait une revue des Professeurs de Belloc, en particulier des professeurs de sciences physiques et mathématiques. Il n'oublie pas monsieur Vergès, un des doyens du Petit séminaire, mort récemment. Cela m'intéressa spécialement car j'ai connu le Chanoine Vergès encore jeune élève au Grand séminaire de Bayonne, qui me fit travailler les mathématiques pendant les grandes vacances dans les toutes premières années de ce siècle. Il était méthodique, exigeant, incorruptible, très surnaturel. Je lui ai même servi la messe pendant près de deux ans, tous les jours, à Larressore. En fin d'année, il me donna chaque année un beau livre d'art sur la Vierge. J'ai revu ces livres conservés dans une bibliothèque de famille.

Le toast de monsieur Bapsères fut comme toutes les revues du temps de collège qui nous rappellent nos maîtres de jadis et nous donnent une bobine du film de leur vie, très vraie, très pleine de gentilles malices, mais aussi marquées par la compétence d'un homme qui a pris une carrière scientifique et qui montre que le Petit Séminaire prépare à ce genre de vocation; inclinons-nous au passage devant le foyer de Monsieur Bapsères qui nous montre comment une famille de ce genre continue la tradition des familles anciennes, qui, à côté de belles vocations sacerdotales et missionnaires, nous donnent de nombreux laïcs chrétiens, des hommes de foi en la Providence.

Je note, en passant, que ce qui me frappait dans ce banquet, où l'on se groupait comme naturellement par générations, une forte présence de jeunes, un bon contingent de l'âge de Bapsères, un plus petit du temps de l'abbé Borotra, puis passons à la table des âges plus mûrs. Monsieur le chanoine Gréciet à côté de Monsieur le Vicaire général LAXAGUE. Monsieur le Supérieur eut un mot très aimable et très élogieux pour le nouveau vicaire général. Autour de lui, il salue les générations des quelques anciens de la fin du XIX e siècle et du premier début du siècle actuel: on aperçoit autour de lui des Pinatel, des Jaurètche, des Diesse, Dassance etc... Heureux de représenter les dernières générations de Larressore...

La fin du repas est venue, on circule dans les couloirs. Je rencontre une génération de jadis dans la personne de Monsieur le chanoine Harismendy, déjà noté autrefois comme un «liturge». Aujourd'hui plus que jamais, avec la réforme en cours, il apparaît teneur des vieilles traditions avec un superbe rabat sur la poitrine et une éternelle jeunesse, alerte comme je l'avais connu dans mon temps d'élève quand il faisait ses premiers essais à Larressore.

Nous sortons sur la terrasse et par une après midi magnifique on jouit du cadre d'Oursouya, du Mont Darain, d'Artza, plus près, de Cambo masqué par la villa d'Arnaga; Halsou, Jatru, la Nive, Ustaritz.

Je pars ensuite avec un ancien, cousin et ami, Pierre Diesse pour Eskanda. Mais auparavant une visite courte, mais très chère à Larressore, l'ancien local du Séminaire. J'ai pu aller faire une prière dans la chapelle où je fis ma première communion. Quel curt mais bon pèlerinage dans cette chapelle et à l'intérieur de ces murs! J'ai vu l'emplacement de l'horloge que nous avions aidé les démenageurs à transporter, avant de laisser la maison à d'autres maîtres. A la chapelle j'ai revu la Vierge, St Joseph, l'autel de St Louis de Gonzague. Tout cela très bien conservé. C'était la chapelle classique remplacée aujourd'hui à Ustaritz par une autre plus moderne et attachante.

A Eskanda j'ai retrouvé la souriante maison de campagne de jadis. J'ai repensé à l'allée des tilleuls argentés dont un sur deux furent cédés par Monsieur Abbadie à Edmond Rostand qui voulait tout de suite des arbres assez beaux et assez grands dans sa villa sur la route de Cambo.

Une pause à Eskanda nous permet d'assister aux jeux classiques d'hier et d'aujourd'hui. Une partie de pelote à main nue au fronton. Monsieur le curé d'Ainhoa avec Halty, maquignon à Espelette, contre Laxague et Estève de St Etienne de Baïgorry. Ceux-ci triomphèrent. Leur succédèrent le Doyen d'Hasparren, seul en face du curé d'Ayherre.

A droite et à gauche, des équipes de joueurs de «muss» et des spectateurs tranquilles occupaient les pelouses. Puis nous allons revoir Cambo, en jetant de la route un regard sur Arnaga où avant l'installation de Rostand j'avais joué dans une équipe de foot-ball. Un coup d'oeil sur la villa de Rostand, la première, «Etxehorria», dans Cambo même. Il est temps de reprendre la route du retour.

En repassant devant Larressore, et devant Ustaritz j'ai pensé à la force de l'Eglise qui a formé dans ces maisons, ou plutôt dans cette maison, car Larressore, Belloc, Ustaritz, c'est une des puissances de l'Eglise par cette âme commune dont Jean Lamarque chantait la vie rayonnante. Sur les routes où j'ai voyagé j'ai trouvé des anciens de Larressore; dans les revues des Missions que de fils de cette maison ont eu la mention de leur effort d'outre-mer pour propager la foi, dans les diocèses variés, dans de nombreuses familles religieuses, que de jeunes ont trouvé là sous ces murs l'appel que reçurent au temps de Béthléem les Mages et ont trouvé l'étoile qui ne trompe pas.

Jeunes ou vieux retrouvons-nous quand c'est possible à ces réunions pour ressourcer notre Foi et raffermir cette charité qui nous fait nous aimer, nous aider, pour pouvoir porter loin ou autour de nous ces vertus qui nous permettent de garder des âmes jeunes et prêtes à lutter pour la Christ jusqu'au bout.

Je vous livre une page que j'ai trouvée un jour au cours d'une visite à Paris affichée dans un salon. Elle est d'un combattant américain, le général Mac-Arthur, un protestant, mais un Chrétien par le fait. Puisse-t-elle vous donner le secret de rester jeune, et d'aller retrouver près de votre berceau de l'Ecole, l'esprit et la foi de la jeunesse.

«Etre jeune».

«La jeunesse n'est pas une période de la vie, elle est un état d'esprit, un effet de la volonté, une qualité de l'imagination, une intensité émotive, une victoire du courage sur la timidité, du goût de l'aventure sur l'amour du confort.

«On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années; on devient vieux parce qu'on a déserté son idéal. Les années rident la peau, renoncer à son idéal ride l'âme. Les préoccupations les doutes, les craintes et les désespoirs sont les ennemis qui lentement nous font pencher vers la terre et devenir poussière avant la mort.

«Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille. Il demande, comme l'enfant insatiable: «Et après?» Il défie les événements, et trouve de la joie au jeu de la vie.

«Vous êtes aussi jeune que votre foi. Aussi vieux que votre doute. Aussi jeune que votre espoir. Aussi vieux que votre abattement. Vous restez jeune tant que vous resterez réceptif. Réceptif à ce qui est beau. «bon et grand. Réceptif aux messages de la nature de l'homme et de l'Infini.

«Si un jour, votre coeur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard!»

H. P. de GOROSTARZU

Demain... non! tout de suite, je règle ma cotisation (3 F)
au C. C. P. Bordeaux 3105 - 34".

"Je suis en règle! j'ai payé ma cotisation (3 F)"

(Extrait des "Plus belles Paroles", d'Unancien).

CHRONIQUE

DU PETIT SEMINAIRE

Les élèves racontent leur année à leurs anciens...

—Que vous dire, chers anciens, de cette année scolaire? D'abord, qu'elle a été plus longue que d'habitude, puisque M. le Ministre de l'Education Nationale a jugé bon de nous faire profiter des joies du Collège jusqu'au 7 Juillet.

—Une année fertile en événements et en réformes dans tous les domaines.

—Des têtes nouvelles chez les professeurs avec l'abbé IRIGOYEN, licencié frais émoulu de sciences, qui remplace la regretté abbé MAILHARRO. L'abbé DECHA, emportant avec lui son piano, sa baguette de maestro et son odeur d'alcool à policopier s'est rapproché des grandes orgues de la cathédrale et s'est installé à la Maitrise Episcopale. Il a été remplacé par l'abbé MOURGUY, aussi grand champion de chistéra qu'organiste virtuose, qui nous communique son amour de la musique en nous plongeant dans les délices de la «Méthode rose». L'abbé SALLABERRY, lui, s'en est allé «économiser» à Moncade d'Orthez: il a fallu deux «jeunes et élégants bipèdes» et non des moindres, pour le remplacer à l'étude des moyens.

—Le 6 Mai a été pour le Petit Séminaire une journée de deuil. Ce jour-là, en effet, nous étions nombreux à l'église de S. Pierre d'Irube à accompagner de nos prières reconnaissantes l'abbé MAILHARRO, retourné à la maison du Père après une longue et douloureuse maladie. Sous les exigences du professeur, nous avons su reconnaître la bonté et la générosité de son coeur de prêtre.

—En fin d'année, nous venons d'apprendre avec tristesse le départ pour la cure des Aldudes de l'abbé IRATCHET. Ils en ont de la chance, les Aldudars, d'avoir un si bon curé! Hélas! nous ne nous rendons vraiment compte des qualités de nos professeurs qu'au moment où ils ne sont plus à nos trousseaux! Il paraît que c'est le cas pour vous, les Anciens, est-ce vrai?

—Le poste de maître d'étude chez les grands devient difficile à pourvoir; plusieurs titulaires ont défilé sur la chaire sans pourvoir s'y fixer; jugeant ce métier par trop délicat, l'un a opté pour l'économat, l'autre pour la banque, le troisième a trouvé que ce n'était pas un lieu propice à une convalescence, seul, le quatrième, plus stable, a terminé l'année.

—Désespérés par la «conduite» de leurs élèves, deux professeurs ont tenté de se suicider, l'un en se jetant contre une autre voiture, l'autre en lançant la sienne dans un ravin.

—Année couronnée de succès pour l'abbé DRIOLLET qui a passé brillamment son permis de conduire.

Un mal qui répand le bonheur
Mal que le ciel en sa douceur
Inventa pour bénir la gent écolière
La grippe (puisque'il faut l'appeler par son nom)

profitant de l'inattention du concierge, gravit la côte du Séminaire et s'installa dans la maison sans la permission de M. le Supérieur;

«Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés» Tous, depuis M. le Supérieur jusqu'au dernier des Septièmes.

Moralité: dix jours de congé de maladie, mais reprise du travail assez dure.

—Les Jeux Olympiques ont connu leur 29^{ème} édition. Calme plat dans l'ensemble. Supériorité des Rhétos chez les grands et des 4^e A chez les petits. A signaler que ce fut M. le chanoine LAFITTE qui présida à l'ouverture de ces jeux: il nous apprit l'origine des Vrais-Grands-Jeux-Olympiques de Grèce et nous a parlé d'un des premiers athlètes, Koroïbos, dont nous avons pu applaudir la réincarnation en la personne de Jean Louis Gernigon qui récolta une dizaine de médailles et s'adjudgea par la suite, à Bordeaux, le record du collège du 800 m. en 2' 8" 9/10^e.

—La maison HOURCADE n'a pas fini de nous étonner! Digne représentant de cette famille de musiciens, le benjamin Daniel a fait 2^{ème} au disque à Lille, aux championnats de France de l'U.G.S.E.I.L. Sport et musique: l'émission continue...

—Finale inter-classes de foot-ball acharnée chez les petits, qui se termina à l'avantage de la Troisième. Finale départementale remportée par l'équipe des cadets le 1^{er} avril. Les minimes ont manqué le coche: ils ont perdu 1 à 0.

—On attendait beaucoup cette année du match des profs. Mais il n'a pas eu lieu. Les profs se sont-ils «dégonflés»? Pour une fois, ont-ils eu peur des élèves? Il semble plutôt qu'ils aient eu peur de ridiculiser les philos. On parle même d'un compromis signé à la Saint-Thomas, en Espagne, entre les deux capitaines et entre... deux muscatels.

—Par contre, le match des «minables» a permis de découvrir des valeurs insoupçonnées, en particulier en la personne d'un ex-sacristain alambiqué. Coup d'envoi donné par l'ex-capitaine en retraite de l'équipe des profs: l'abbé DOURISBOURE.

—Méorable bataille de boules de neige opposant section des grands et section des petits (oh! mânes de M. LASSALLE!). Avant de pouvoir sonner, le sonneur se fit «sonner», mais il s'était battu en héros.

—Plus de bonnes histoires de cigarettes clandestines à se raconter aux réunions des Anciens! Décidément, le collège perd de son charme! En effet, une bombe fumigène inattendue a explosé au 3^e trimestre: création d'un fumoir officiel pour les élèves de première et de philo, dûment nantis de l'autorisation de leurs parents. Aux dernières nouvelles, les huit fumoirs officieux, placés par les «clandestins» dans des lieux que la bienséance nous interdit de nommer ici, sont désaffectés, et libérés, par le fait même, pour les honnêtes citoyens qui peuvent ainsi vaquer à leurs occupations personnelles. Les élèves de seconde et de troisième ont partagé cette explosion de joie, à leur façon, en songeant à leur portefeuille dont le contenu ne risque pas de s'évanouir en fumée. Dernière solution par eux envisagée: accéder le plus vite possible en première.

—Week-end! Mot anglais à signification platonique pour les élèves du Séminaire, qui a revêtu tout son sens, depuis que, une fois par mois, ils peuvent goûter les joies du foyer familial du samedi 17 h. au lundi 9 h. (Où sont, ô Anciens, les pauvres vacances d'antan?). Ces samedis-là, l'économiste a le sourire aux lèvres et se frotte les mains. Il s'est racheté magnifiquement en servant pour la Saint François-Xavier et pour la fête du Supérieur des festins dignes de tous les éloges.

—1^{er} Mai! Une fête du travail bien célébrée cette année, puisque, laissant le travail au collège, nous partimes pour un week-end prolongé.

—Belle kermesse à Ezkanda, animée par les «Trois Balladins», trois jeunes anciens qui en pincent pour la guitare et les chansons à la mode. Une modernisation qui a fait la joie des petits... et des grands: des balancoires, au nom évocateur de «Flots Berceurs».

—Un élève de seconde, Jacques IDIER, a gagné un voyage en avion à Moscou, à un concours d'aéronautique.

—Réformes importantes dans les horaires. En particulier, les compositions hebdomadaires ont lieu le samedi après-midi. «Coup monté par les professeurs pour empêcher les élèves de voir le tounoi des 5 Nations à la télévision» ont dit certains. Ils se sont consolés en apprenant que les notes ne seraient données que tous les 15 jours, et que le sinistre 7 ne serait plus accouplé à une «chandelle», sauf en discipline, les notes étant désormais échelonnées de 20 à... 0.

—La suppression du premier Bac, dit Examen Probatoire, a permis aux élèves de première d'intensifier, s'il en était besoin, leur considération à l'égard de leurs professeurs: ceux-ci ont en effet la périlleuse responsabilité de les admettre en classe terminale. Cela a permis aussi à la plupart de se mettre en vacances avant l'heure... pour des raisons, d'ailleurs, diamétralement opposées.

—Les philos, eux, sont partis le 13 juin; sans la philo organisatrice il n'y a plus eu, depuis, d'animation... en études (et ailleurs, bien sûr!).

—Avec les économies de l'année passée, les philos ont acheté un tourne-disque, qui remplit la salle de jeux de flots de musique classique... et autre.

—Les professeurs n'ont pas oublié de fêter leur saint patron, le 24 Juin, Saint Jean-Baptiste: «vox clamantis in deserto».

—Mais passons pour terminer aux choses sérieuses, car les élèves actuels ont la prétention d'être aussi sérieux que leurs Anciens:

— retraite au Grand Séminaire pour les élèves de première et de philo, prêchée par le R. P. POLIT, S. J., un grand ancien;

— cérémonie touchante de la communion solennelle, animée par l'abbé Michel LAXAGUE (encore un ancien) au cours de laquelle trois aînés: un séminariste, un jéciste et un scout laïcs ont apporté leur témoignage, à la chapelle, en union avec l'engagement de leurs jeunes camarades;

— campagne contre la faim menée par la troupe scout et couronnée de succès;

— pèlerinage des étudiants à Lourdes, le 8 mai, pour les grands, et festival des jeunes au Jaï-Alaï de S. Jean-de-Luz pour les cadets;

— organisation de camps de ski à Gourette par l'équipe J.E.C. des laïcs, où les moins enragés, sinon les plus maladroits, n'ont pas été les professeurs qui les accompagnaient;

— télévision avec des pièces de Montherlant et de Marivaux, théâtre à Bayonne avec Andromaque, six séances de Jeunesses Musicales avec surtout Bernard Stéphane;

— le journal des élèves «Ezkanda» a atteint 7 tirages en cours d'année. Le théâtre est toujours en honneur au Séminaire sous la haute direction de l'abbé DRIOLLET. Sûrs d'être bien remplacés par une équipe qui a fait ses preuves pour la fête du Supérieur, Francis DUMOULIN et sa troupe ont «tiré l'échelle», après un magnifique feu d'artifice qui a éclaboussé tout le Pays Basque, au cours des Fêtes des vocations: Irissary, Saint Pée-sur-Nivelle, Orègue, Arbonne, Baigorry, Saint-Jean-le-Vieux, Hasparren.

—«Cédez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien» disait un vieil historien à ses jeunes élèves. Nous n'avons pas encore vingt ans, mais nous essayons de faire quelque chose de notre jeunesse, vous le voyez, chers Anciens. Nous ne vous céderons pas nos vingt ans —vous n'en sauriez que faire—, mais nous vous cédon volontiers notre ardeur et notre enthousiasme, et aussi quelques-unes de nos illusions, si la vie vous les a fait perdre, pourvu que vous nous fassiez profiter de votre expérience et de votre compréhension.

Les élèves.

EVOCATIONS

Mes chers amis,

Je vous souhaite la bienvenue et je dis bravo à tous les présents. Si notre association existe et vit, elle le doit en effet tout d'abord à vous, à tous les présents. Vous, les fidèles, qui chaque année savez vous réserver, dans le cycle de vos nombreuses activités, cette journée de détente et d'amitié. Soyez-en remerciés.

Notre Association doit, pour ainsi dire, chaque année, renaître de ses cendres: elle est comme une création continue; et quelque chose doit être fait sans doute par vous pour rendre cette réunion nombreuse, par nous pour la rendre plus vivante et moins routinière.

Pour retrouver périodiquement sa vie et sa jeunesse, notre Association compte sur le Bulletin des Anciens. Nous savons que le Bulletin est toujours le bienvenu dans chaque foyer d'Ancien. Nombreux sont ceux qui en savourent les pages; nous recevons bien de témoignages de satisfaction; sitôt reçu, il devient le bulletin de chevet; on le lit jusqu'à la dernière ligne. Monseigneur l'Evêque a parcouru ses pages avec grand intérêt et Monseigneur GOUYON m'écrit l'émotion qu'il a ressentie à l'évocation de bien chers souvenirs.

Tout cela nous fait bien plaisir, mais, je vous le demande, que serait le Bulletin sans la réunion de ce jour? Il n'existerait pas... Notre Association retrouve sa raison d'être dans votre présence commune, au moins une fois dans l'année, à ces assises où l'on se souvient du passé, où ensemble aussi on prépare l'avenir. Trop de gens se croient des sportifs, parce que, dans un fauteuil, et les pieds dans les pantoufles, devant leur poste de télévision, ils assistent, avec émotion peut-être, aux exploits des autres. Ainsi en est-il chez nous. Je crois qu'une amitié vraie se prouve par la participation, qui seule permet une communication vivante. Nous souhaitons, et nous le disons, bien sûr, sans amertume et sans vouloir faire de leçon à personne, et en comprenant les nombreux empêchements qui justifient les absences, nous souhaitons donc que votre amitié se fortifie et s'achève dans la présence...

Cela dit, nous nous excusons aussi de la forme, qu'on pourra juger un peu cavalière, dans laquelle nous réclamons les cotisations. Nous avons bien hésité; on a dit au Comité: ça ne se fait pas entre amis. Voilà pourquoi nous avons essayé de le faire avec toute la discrétion et le tact nécessaires. Comme un de nos amis nous l'écrivait: «Le contre remboursement a quelque chose d'impérieux qui n'est pas dans la tradition de Larressore-Belloc-Ustaritz (D'accord!). En outre, il empêche d'arrondir la cotisation, ce qui devrait être la règle pour ceux qui le peuvent (Tout à fait d'accord, encore! Retenez la suggestion!) Enfin la rappel est fait par le Bulletin discrètement, mais avec une belle précision». C'est tout ce que nous souhaitons, c'était là notre but: que chacun ait compris, qu'en place du silence pesant, dont s'entourent certains adhérents, notre appel trouve une réponse, un écho, même s'il doit être un peu aigre de mécontentement... Mais que personne ne se formalise, de grâce!, notre Bulletin demeure le bien de tous, le lien entre tous... Votre amitié doit demeurer au dessus de ces «péripéties».

Voilà ce que j'ai estimé utile de vous préciser avant que de faire, comme d'habitude, le bilan toujours trop lourd, hélas!, de nos morts de l'année... morts pour lesquels nous avons ce matin offert le sacrifice de la messe, rite sacré, qui, pour occuper les prémices de la journée,

n'en est pas moins le sommet spirituel et à laquelle nous vous demandons aussi avec instance d'être fidèles et d'apporter votre participation et vos prières.

Le premier de nos disparus est le

R. P. PIERRE DUHART

Il était né à Labastide Clairence, au début du siècle. Nous l'avons connu élève de Belloc, en la dure période des restrictions alimentaires imposées par la guerre. Le pain manquait; quelques morceaux de pommes flottant dans un liquide trouble, sucré à la saccharine, constituait le goûter de garçons de 15 à 16 ans. Pendant les promenades, Pierre se réfugiait chez d'aimables parents, qui comprenaient sa fringale. Il nous revenait, restauré, ragouillard, son optimisme naturel s'en trouvait renforcé, que notre secrète envie n'arrivait pas à entamer. S'il faut en croire encore Etienne Sallaberry, à Belloc, Duhart hésita au carrefour du chemin: serait-il officier de cavalerie? serait-il missionnaire? Mais la Vierge aux mains ouvertes de la chapelle du Petit Séminaire veillait. La générosité de Pierre aurait à se dépenser. Il rentre à la rue du Bac. Ordonné prêtre en 1925, il fut envoyé en Mandchourie. Il est nommé curé de Kirin, puis supérieur du Grand Séminaire de cette ville. Mais les nuages s'amoncellent. Le déluge dévastateur du marxisme recouvre la Chine; la Mandchourie est submergée. Pendant près d'un an, le P. Duhart connaît les prisons communistes. Après quoi, ce sera l'exil. Quel crève-cœur d'abandonner ses fidèles en pleine tourmente. Il reviendra à Paris, mais sa pensée ne quitte pas la Chine. Il occupa au Petit Séminaire de Menil-Flin une place de professeur, puis à partir de 1956, celle de supérieur. La volonté est toujours ferme, mais la corps délabré ne lui obéit plus. Il revenait souvent visiter son pays natal et se recueillir longuement dans la vénérable église, témoin de ses premiers pas dans le sacerdoce. De qui pouvait-il s'agir dans ses longs colloques avec Dieu, sinon de ses frères captifs? De quoi pouvait-il souffrir, sinon de leurs chaînes et de cette peur des reniements dont le péril était grand? Car la Chine était sa patrie: elle avait creusé l'orbite de ses yeux, elle avait rendu saillantes ses pommettes, elle avait étiré sa maigre barbiche, fané la couleur de sa peau, elle avait courbé vers l'avant ses larges épaules. Sur lui planait l'air mystérieux des sages de l'Extrême-Orient. Son suprême regret aura été de ne pas mourir au milieu des siens, dans cette lointaine Sibérie où il rêvait d'être enseveli, mêlé à jamais à ses fibres.

ABBE ANTOINE AROT CARENA

Lui qui tant aime le silence et l'obscurité, comment accueillera-t-il —ne serait-ce que quelques brèves secondes— de se voir élevé sur le pavois? La simplicité avait taillé son âme comme un cristal précieux. La nature semblait s'être repentie de lui avoir donné un profil massif. Elle laissait filtrer de derrière ses lunettes un regard d'enfant candide; elle mettait un sourire sur ses lèvres pincées, pour les ouvrir; elle avait placé autour de son front la couronne de neige de cheveux blancs, comme un symbole de sagesse.

Né à Louhossou, Antoine n'avait pas fait ses études à Belloc, mais pendant la guerre de 14-18, le sergent Arotcaréna venait nous initier à la vie militaire. Son corps trapu remplissait la tunique bleu horizon du poilu. Ses molletières étaient bien rebondies. A 17 ans, les garçons attendent un sergent Bidasse qui tousse, jure, crache et gueule. Antoine Arotcaréna était un bon soldat, mais un mauvais militaire. Onze blessures tatouaient son corps soumis à des éclats de grenade à Charleroi et à Craonne. Il avait la croix de guerre. Mais la rudesse ne lui plaisait pas. Le temps viendrait, et il y soupirait de tout son être, où il retrouverait la soutane, l'uniforme de la charité du Christ, et où les gens ne chercheraient en lui que la miséricorde. On peut sourire aussi de l'aventure qui lui advint, lorsque d'Ascain où il excellait, il fut promu vicaire de Saint-Martin de Biarritz, ce qui ne dut pas l'enthousiasmer. Or il arriva que le

jeune abbé, rose et rondelet, mais nullement dépourvu d'oreille, pas plus que de finesse, entendit la gent écolière de Biarritz, née espiègle et spirituelle, l'appeler «Turenne». Surnom étonnant, inexplicable, que ne justifiait aucune allure guerrière, mais seulement la lumière vint au repas suivant, dans un grand éclat de rire, le fait tout simple que l'abbé Arot-caréna était le collègue, à Saint-Martin, d'un certain abbé... de Condé. Après un court séjour à Biarritz, beaucoup trop court à son gré, l'abbé sera pendant un quart de siècle, aumônier de Filles de la Croix, au Couvent d'Ustaritz. Nous avons connu de près son ministère discret et effacé, son âme fine et sensible à l'extrême, sa délicatesse et son dévouement. Et comment oublier les services qu'il nous a rendus? Il montait souvent la côte du Séminaire, il venait périodiquement confesser nos grands élèves, il prenait part à nos fêtes, son beau visage couronné de neige s'empourprait à la fin du repas, il s'extasiait comme un enfant devant les jeux scéniques de nos acteurs, tandis que les larmes perçaient au bord des paupières, et on ne savait si elles étaient de rire ou d'attendrissement. Tant de simplicité et de bonne foi attachait les cœurs... ce n'est pas qu'il n'eut ses accès de colère, mais ils passaient comme des orages rafraichissants, et sa charité dominait et apaisait tout. Il nous laisse le souvenir d'un homme affable et bon, d'un prêtre silencieux et humble, de grande piété et de grande sagesse, qui aura fait beaucoup de bien sans beaucoup de bruit.

LOUIS JAUREGUY

Encore un modeste qui n'aura pas fait beaucoup de tapage dans son existence. Ceux qui l'ont connu savent pourtant qu'il fut un élève des plus brillants de sa génération. Après ses études de pharmacie, il s'était installé à Saint-Etienne de Baïgorry, qu'il ne devait jamais quitter. C'était un notable de la ville, écouté et considéré. Sa profession lui ménageait le loisir de nombreuses conversations et lectures. Sa culture et son savoir s'étaient étendus et l'on demeurait surpris de ses connaissances dans les domaines les plus variés? Il était très attaché aux traditions basques, et en particulier à la langue basque qu'il parlait et écrivait avec aisance, versifiant à l'occasion avec bonheur; la forme satirique n'était pas pour lui déplaire, et il trouvait dans la conjoncture actuelle bien matière à montrer son talent. Ses convictions religieuses n'étaient pas moins fortes; les écoles libres ont trouvé en lui un protecteur dévoué et, à l'occasion, un défenseur avisé, et la paroisse en maintes circonstances a trouvé en lui une aide efficace et désintéressée? Il avait des idées politiques fermes —d'aucuns diront arrêtées— bien que non conformistes; il ne les a jamais cachées; il a souffert de voir certaines orientations... il aurait dit volontiers, certains lâchages. Miné par la maladie, il a supporté chrétiennement ses longues souffrances. Homme droit, austère et honnête, de vertu et de tradition, il était membre de notre Comité. Dieu lui aura donné avec son royaume la possession d'un monde meilleur.

DOCTEUR ALFRED BARBASTE

Il était, lui aussi, membre de notre Comité. Il fut médecin de campagne, avec tout ce que ce mot comporte de servitude et de dévouement, mais aussi de grandeur et d'exaltantes compensations. Le malade lui était l'occasion d'entrer dans la maison, de faire connaissance avec tous ses habitants, de capter leur sympathie. Il s'intéressait à tout, gens et bêtes, il dialoguait avec les plus simples travailleurs de la terre, dans cette langue basque, dont il était un ardent partisan. Ce qu'on attendait de lui, c'était moins un verdict, dont il savait plus que quiconque l'incertaine valeur, que le conseil et l'écoute attentive. Il n'était pas pressé, il faisait tout sans hâte, mais avec une conscience exemplaire. Il aimait la conversation: nourri d'humanités classiques, les citations latines abondaient sur ses lèvres, sa foi profonde transparait dans ses paroles, et les réminiscences bibliques illustraient volontiers sa pensée. Il voyait Dieu dans la souffrance d'un malade, mais aussi dans le regard d'un enfant,

DOCTEUR ALFRED BARBASTE



Sagesse de l'homme
qui s'appuie sur les valeurs éternelles
Prestance de l'Etcheko Jaun

et dans un beau ciel étoilé, tandis que, dans la nuit, il parcourait les campagnes... «Coeli enarrant gloriam Dei». Assez sceptique en politique et comme désabusé: les hommes s'agitent, Dieu commande. «Nisi Dominus aedificaverit... in vanum laboraverunt...». Quelle belle sagesse chez cet homme de science et quelle belle prestance, lorsqu'il descendait de voiture, dans le simple appareil d'un gentleman-farmer, en tournée dans ses propriétés! Cette expérience de la vie des champs le prédisposait à assurer près du tribunal de Saint-Palais, les fonctions de juge-suppléant. Qui pouvait jouir de plus d'autorité pour apaiser et concilier les partis en présence? Il avait fait la guerre de 14-18, et ses brillants états de service lui avaient valu la croix de guerre. Plus tard, ses multiples activités, en particulier sa qualité de médecin légiste, lui mériteront la Légion d'honneur. Ses dernières années ont été assombries par la maladie: il l'a acceptée sans une plainte; la souffrance a été sa suprême prière et il a espéré la mort comme une joyeuse délivrance.

PIERRE DE RESSEGUIER

Il appartenait à cette Rhétorique qui ne manquait pas de prestige auprès des jeunes élèves que nous étions, car elle comptait nombre de solides gaillards: champions de pelote, de rugby et souleveurs de poids et haltères... Parmi tous ces athlètes imposants, les Badie, Bernatets et autres Detchart, notre de Rességuier était le plus grand. Nous l'avions depuis longtemps perdu de vue, lorsqu'il nous revint à Ustaritz, sous le prétexte de vendre quelque produit, savon ou lubrifiant, dont il faisait réclame. Pour dire vrai, je m'intéressais peu au produit, beaucoup plus à l'homme... Il revint souvent; je le soupçonnais de monter jusqu'ici, moins pour vanter sa marchandise que pour parler de Belloc, de ses anciens maîtres, et pour retrouver une certaine atmosphère. Il avait du reste l'art de la conversation, un certain talent à «faire l'article» et à séduire le client, si bien que je l'engageais à produire un toast, à l'occasion de notre repas fraternel des Anciens. Il ne se déroba pas et on se souvient de ce discours si plein d'humour et de poésie, donné d'une voix étreinte par l'émotion, à la louange de la tradition et des maîtres de Belloc. Depuis, son grand corps s'était voûté, il s'appuyait sur une canne, car la marche lui était devenue difficile. Il m'avait confié que le havre sur la colline, où il avait aimé venir, lui serait bientôt inaccessible... Nous avons appris néanmoins avec peine sa mort prématurée, et sans surprise qu'il était mort dans d'admirables sentiments chrétiens. Et je songe à l'ultime phrase de son discours, qui était comme une prière demandant à Dieu, qu'il nous garde jeunes bien longtemps, bienheureux toujours.

CHANOINE JEAN · BAPTISTE VERDUN

Il était né à Bayonne, mais son père étant douanier, son enfance s'était passée à Larressore et Espelette, ce qui lui avait donné une connaissance parfaite de la langue basque. Bayonne et Cambo ont suffi du reste à marquer toute sa vie sacerdotale. Bayonne où il sera 14 ans vicaire, Cambo dont il fut d'abord vicaire, et puis pendant 35 ans, l'inoubliable pasteur. «C'était un homme simple et bon, fier sans être orgueilleux, ferme sans être brutal, populaire, sans être démagogue. Puissance à la fois ronde et carrée, prompte aux colères jupitériennes, mais sachant aussi adopter une voix caressante; capable d'une invective violente, mais souriant presque aussitôt; le ton le plus souvent affirmatif et tranchant, mais soudain insinuant et presque séducteur, trop loyal pour mentir, mais assez rusé pour ne pas tout découvrir; apparemment peu doué pour les démarches diplomatiques, mais entreprenant et réussissant sans tambour ni trompette des opérations immobilières, qui eussent dérouté un spécialiste». Son enseignement était clair et sans compromission, direct et fort. Sa voix de bronze se déchainait en tempête, mais sans risque aucun, chacun étant sûr que la bonté en contrôlait les éclats. L'abbé Verdun aimait l'ordre, dans son église d'abord qu'il avait décorée avec soin. Il aimait ses paroissiens; il était chez lui parmi les paysans, aussi bien que

dans les villas bourgeoises qui se cachaient derrière les parcs. Il aimait se promener sur les hauteurs de Pazkaleku comme dans un fief. Ce prêtre généreux avait le don de susciter les générosités: l'oeuvre des vocations et l'oeuvre des écoles sont par lui abondamment alimentées. Pour équiper la paroisse, il a acheté les somptueux domaines d'Etchegorria et d'Etchehandia. Ce prêtre que l'on dit autoritaire a ses vicaires pour meilleurs amis. La maison du curé est un chalet ravissant planté sur le rebord de la falaise, au dessus de la Nive qui roule ses eaux bleues en s'attardant, pareille à un athlète fatigué de sa course depuis les montagnes. Les amis savent l'accueil fraternel et cordial qui les y attend. Rien n'y manque, le bras se tend, solide et impérieux, et on ferait injure à l'hôte en se montrant trop discret.

Hélas! une douloureuse surdité oblige le pasteur à quitter une paroisse tant aimée. Au prix de quelles souffrances, durement ressenties par cette nature explosive et sensible, à qui on offrait, il est vrai, pour goûter un peu de sérénité, la perspective d'un accueil familial à l'ombre de sa cathédrale bien aimée. Il semblait promis à une retraite heureuse. Dieu l'a ramené à Lui, le combat à peine achevé.

Verdun! Il portait un nom de bataille, mais malgré que sa voix eût parfois les éclats du tonnerre, ce fut un homme de paix... bon malgré ses bourrades, indulgent mais intransigeant sur ce qu'il jugeait essentiel. Verdun! Toute sa vie aura illustré la fameuse devise qui s'achève en bulletin de victoire: ils ne passeront pas!

ABBE JEAN · BAPTISTE JUSTES

Son existence s'est passée en dehors de toute fonction officielle. Un accident de santé en a été la cause. L'abbé Justes était pourtant doué pour toutes les tâches sacerdotales et sa voie semblait toute tracée. Né à Ascain en 1886, il avait fait de solides études à Larressore; il a passé brillamment sa licence de lettres. Intelligence alerte, méthodique et précise, il est fait pour l'enseignement. Le voilà déjà nommé professeur à Belloc, mais sa santé est trop fragile pour un ministère régulier. Il se retire à Saint Jean-de-Luz; il sera professeur, mais à la manière de Socrate: il donne des leçons particulières. Innombrables sont ceux qui bénéficient de la clarté de son esprit et de son enseignement. Mais le prêtre sera toujours dans le professeur. Il se préoccupe d'ouvrir les âmes autant que d'éclairer les esprits. Et que de brillants résultats à son actif sur ce plan comme sur l'autre! En même temps, il aide le clergé paroissial, avec quelle régularité et quel souci constant d'effacement! Il est le chapelain, fidèle dans ses engagements, marchant d'un pas régulier et vif sanglé dans sa soutane comme dans un dolman d'officier de cavalerie, le profil élégant et racé. Mais, peu à peu, la souffrance a creusé ses traits; il porte sa croix sans faiblesse et sans plainte, jusqu'au rendez-vous final avec le Maître qu'il a choisi comme part de son héritage et qu'il a servi, à sa manière, mais avec tout son coeur de prêtre.

ABBE PIERRE ITHURBURU

Il était né à Hélette en 1913, et sans doute la foi et la générosité de ses parents —son père était chantre et homme à tout faire de l'église— furent-elles à l'origine de sa vocation, bercé au surplus par la vision de cette grandiose procession de la Fête-Dieu, qui remplit la place du village de la clameur de ses chants et des couleurs pourpre et or de toute une jeunesse revêtue d'habits d'apparat, formant l'escorte d'honneur du Christ-Roi. Toujours est-il que Pierre, de bonne heure, entre à Belloc. Après des études souvent interrompues par la maladie —il souffrit de rhumatismes— cahin-caha, à travers Petit et Grand Séminaire, il est ordonné prêtre en 1938 et aussitôt nommé vicaire à Briscous, puis à Urrugne, où il exerce les prémices de son ministère sans éclat spécial. Il sera surtout le curé de Souraïde, dont longtemps on se souviendra, le curé débonnaire, accueillant, détendu, jovial, apparemment plus soucieux du bien-être matériel que du progrès spirituel de ses ouailles. Et sans doute, en un premier

contact, on rencontrait chez Ithurburu l'homme plus que la prêtre, l'homme avec son allure déroutante et son pittoresque choquant, l'homme à l'esprit rabelaisien, ami des bonnes choses et des bonnes grosses plaisanteries souvent vulgaires, voire triviales, l'homme négligent et négligé, au visage enluminé, qui semblait détaché d'un des tableaux satiriques de Courbet. Et pourtant, il fallait dépasser cette carapace, parfois rebutante pour découvrir une certaine finesse et une intelligence réelle. Et s'il a eu tant d'amis, c'est qu'il était serviable et bon. En cela, il a témoigné de Dieu. Si quelques fervents ont eu faim et sont restés insatisfaits auprès de ce prêtre, les plus nombreux et les plus éloignés auront discerné dans cet homme quelque reflet de l'immense bonté divine. L'abbé Ithurburu était au service de tous; il aimait les enfants, et, quand sa voiture, bourrée de gosses, faisait presque journellement le tour de la place, les bonnes gens d'Espelette disaient avec indulgence: «Voici l'auto-école de Souraïde qui passe!». C'était son ministère: être disponible à tous les besoins, porter un malade en clinique, apprendre aux douaniers à dresser des cordeaux dans les rivières poissonneuses, livrer aux estivants les secrets des frontières. Son presbytère est maison accueillante à tous, «son désintéressement va jusqu'à se moquer de savoir si les portes de sa maison sont ouvertes à tout-venant, et, au bon endroit, verres et bouteille sont à la portée de toute main, qu'elle fût catholique ou non, même en l'absence du maître de céans». Et puis, l'abbé Ithurburu a connu la souffrance qui purifie et transforme. On a pu le voir cloué sur son lit de douleur, épuisé mais confiant, prêtre unissant sa souffrance à celle du Christ, dans un suprême sacrifice, et ce fut sans doute sa plus belle messe. Il repose sous le porche de Souraïde; Souraïde qui lui a fait de magnifiques obsèques, Souraïde qui, unanimement, regrette son curé, qui pardonne au prêtre sa faiblesse, parce que l'homme a beaucoup souffert et beaucoup aimé.

DOMINIQUE DUCOURNAU

La consternation a été générale, autant à Ustaritz qu'à Biarritz, sa ville natale, lorsqu'on a appris la mort soudaine de notre jeune ami. A peine venait-il de quitter le Collège; il avait vingt ans et un terrible accident d'auto est venu l'arracher brutalement à notre affection. Verglas, imprudence, défaut mécanique? Peu importe. Ustaritz pleure en lui l'un de ses jeunes des plus attachants et des plus généreux. Et sans doute, son nom évoque d'abord le souvenir de ses nombreuses victoires sportives, remportées au Séminaire lors des traditionnels Jeux Olympiques et sur les divers stades et piscines de France et même de l'étranger. Pendant sept ans, il a défendu les couleurs d'Ezkanda, polyvalent et extrêmement doué, pratiquant foot-ball, cross, athlétisme et surtout natation, où il a représenté Ustaritz dans plusieurs rencontres internationales en Hollande, en Espagne; il faisait la gloire de l'équipe des Goëlands. Nous l'avons connu volontaire et obstiné, jamais découragé par la défaite, rarement satisfait de ses victoires; son seul souci était d'améliorer ses performances. S'il y parvenait, c'était grâce à une énergie de tous les instants et à un entraînement intensif et grâce à sa docilité à recevoir des conseils et à les mettre en pratique.

Mais Dominique était beaucoup mieux qu'un sportif. C'était un jeune homme charmant, délicat et pur; son regard bleu reflétait l'azur du ciel; c'était le chic camarade, écartant sur sa route tout ce qui avilit le cœur et enlaidit l'âme. Il apportait en classe la même rude volonté que sur les stades. Les études ne lui apportaient pas que de la satisfaction: il souffrait en silence de la comparaison trop facile avec son frère, pourtant plus jeune, mais à qui, à effort égal, tout semblait sourire. Mais Dominique avait cette obstination qui fait les victorieux. Il venait d'entreprendre ses études de médecine. On devinait qu'il serait —il l'était déjà— un guide et un entraîneur de jeunes dans les voies de l'idéal le plus noble. Pourquoi ce garçon d'élite nous a-t-il été enlevé si tôt? Mystère insondable de la volonté divine! Nous avons prié pour que Dieu donne aux siens, à son père



*Nous t'avons admiré,
nous t'avons applaudi,
tu as reçu de nous
des lauriers qui passent.
Que Dieu te donne, Dominique
la couronne immortelle
des bons et fidèles serviteurs.*

Jean, membre de notre Comité, à son grand-père Bertrand, à ses frères Bernard et Christian, tous de nos anciens, la résignation et le courage des vrais chrétiens.

ABBE HENRI ARGELIES

Qui ne le connaissait parmi les habitués de nos réunions? Il y était fidèle; pour rien au monde il n'y aurait manqué. S'il n'avait pas la fortune de profiter d'une voiture, il venait en «solex». S'il n'avait pas eu de «solex», il serait venu à bicyclette, m'avait-il affirmé lui-même. Il ne passait pas inaperçu. Qui ne l'a vu sur son engin motorisé, «le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, les yeux cachés derrière la crevasse des paupières que fermaient des lunettes à monture de fer, décharné par l'âge, perclus, tordu, pareil à un vieux loup de mer qui ne peut plus que longer les quais paisibles, regardant monter au large les tempêtes qu'il n'affrontera plus?» A vrai dire, son personnage était du passé, et ce passé était plus de légende que d'histoire. Potaches de Belloc, nous nous racontions, sur la route en lacets qui monte vers le monastère, que l'abbé Argeliès l'avait grimpée en vélo, venant de Saint-Jean-de-Luz, et que, ne pouvant supporter l'ironie des professeurs qui osaient mettre en doute ses qualités sportives, il avait descendu la côte sans freiner, pour la remonter aussitôt sans mettre pied à terre. Passe encore de monter, mais le plus admirable, n'était-il pas de ne pas manquer le pont étroit du moulin, où le canal offrait des bains gratuits aux maladroits? On racontait aussi que, vicaire de Saint-Palais, l'abbé avait rencontré un gendarme fort en peine, la chaîne de son vélo ayant cassé. Qu'à cela ne tienne, dit le vicaire, il fixe un bout de sa ceinture au guidon du gendarme, saisit l'autre bout entre ses dents, et les voilà partis. Le gendarme veut s'arrêter aux portes de la ville. Le vicaire facétieux ne l'entend pas de cette oreille. Ils exécutent, l'un derrière l'autre, un carrousel à travers les rues. On dit que le gendarme ne goûta pas la farce. Mais l'abbé Argeliès gardera toujours ce caractère primesautier, ce tempérament de «costatar», épris de fantaisie et de liberté.

Prêtre mousquetaire ou prêtre corsaire? Prêtre de la Côte, avec son pittoresque, ses boutades, ses colères semblables à celles de l'océan proche, ses entêtements, ses audaces, avec sa candeur aussi et ses naïvetés d'enfant. Un soir, le doyen Berçaitz lui demande de l'accompagner dans sa voiture, porter la sainte communion à un mourant des lointains quartiers des Bartes. L'abbé Argeliès est aussi un as du volant. Mais, il prend des risques, et, à son curé qui lui en fera la remarque au retour, il répond: «Mourir pour le Christ, au service du Christ, à côté du Christ, quoi de plus beau?» On songe au reproche du Seigneur: hommes de peu de foi!

Depuis de nombreuses années, l'abbé s'était retiré à Saint-Jean-de-Luz. Il n'était pas inactif, car il aimait rendre service. Sa confiance en la Vierge était celle des coeurs simples; sa mort a été empreinte de sérénité et de paix, et quand, après l'avoir marqué de l'huile sainte, son curé lui demandait de réciter avec lui une dernière prière, c'est le Je vous salue qui jaillit spontanément de ses lèvres, tandis qu'un éclair de gratitude illuminait ses yeux déjà remplis d'ombre.....

ABBE JEAN OXOBY

Des années d'apostolat heureux semblaient sourire à l'abbé Oxoby. Il avait à peine 55 ans, l'âge parfait, le plein âge de la maturité et de l'efficacité. Par ailleurs, court de taille et râblé, un corps bâti à chaux et à sable, capable et énergique, une silhouette équilibrée et harmonieuse, tout en rondeur, qui recouvre une âme elle-même harmonieuse et proportionnée, sans heurt et sans sursaut, sans rien de grinçant ni de tapageur. Sa parole aussi est douce et grave, lente et appliquée; il aime la conversation, il est l'homme du dialogue, il y porte clarté, confiance, prudence. Au Collège d'Hasparren, il professe avec succès, car il est intelligent, et il a le don de lire, non seulement dans les livres, mais plus encore dans ce papyrus à hiéroglyphes qu'on appelle l'âme des adolescents. A Saint-

Jean-le-Vieux, ce fut le temps des années obscures auprès d'un vieillard, qui, passé largement le cap des 80 ans, ne ressentait pas encore l'absolue nécessité d'un coadjuteur. A Saint-Martin d'Arrossa, il ne fit que passer; secrétaire de mairie, il rendra des services de tout ordre. Il a le don de se faire des amis. Compréhensif et bon, et prêtre sans restriction, semant d'instinct la conciliation et la paix. Et cependant, tant de calme dissimule une sensibilité très grande: le moindre manque de tact le blesse, la moindre faute de goût le froisse. Il souffrira profondément, lorsque de la lumineuse vallée d'Ossès, il montera à Saint-Pierre d'Irube, où l'attend une population très différente de classe et de moeurs, Saint-Pierre, quartier de plaisance de Bayonne, banlieue en pleine expansion, où hommes et problèmes sont très nouveaux pour lui.... Ce lui sera l'occasion d'étendre encore le réseau de ses amitiés, tout en continuant cette oeuvre de paix qui sera la marque de son apostolat. Prêtre tranquille et avisé, il sait ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas dire; la paroisse se ressent déjà de son influence profondément sacerdotale..... Il avait encore un long travail à faire: le peuple chrétien est un peuple qui se convertit au jour le jour... mais Dieu l'a rappelé inopinément: d'autres continueront l'obscur et fécond labeur, si bien commencé.....

ABBE JOSEPH ALBANDOS

Il a été toujours de petite santé; mais, attentif et soigneux de sa personne, il a atteint les 80 ans. Né à Saint-Pée-sur-Nivelle, il avait été ordonné en cette période faste, où le Pays Basque, riche en vocations ecclésiastiques, déversait sur les autres le trop plein de ses richesses. C'est ainsi que le jeune abbé ira à Marseille, où il sera professeur. Il reviendra bien vite au pays, sera nommé au Petit Séminaire de Larressore; étape vite franchie aussi, puisque nous le trouvons bientôt aumônier à Aguerria, sur les hauteurs de Mouguerre, auprès des Frères des Ecoles Chrétiennes. C'est pour lui une halte, où il essaie de reconstituer les forces qui le quittent. Sitôt revigoré, il part pour Ciboure comme vicaire: il y sera à l'aise, au milieu de ce peuple pétulant. Espelette le retient pendant 4 ans: on y a gardé le souvenir de son goût musical, de sa belle voix sonore et souple, qui, du lutrin, animait les cérémonies. Parvenu à l'âge curial, il atteindra enfin à la stabilité, puisque Anhaux le gardera comme curé pendant près de 30 ans. Curé sans histoires, ni qu'il eût provoquée, ni qu'il eût subie. Il était trop d'humeur égale, avec beaucoup de finesse d'esprit et une réelle distinction de geste et de parole. Prêtre ponctuel, précis, accueillant, discret et affable, homme de bon conseil et de bon sens, pasteur à la fois souple et exigeant. Et quel délicieux compagnon! Taquin et délicat pour ces prêtres du pays de Baïgorry, qui ne connaissent dans leurs relations que la loi d'une amitié absolue. Hélas! sa poitrine est de plus en plus opprimée par un asthme opiniâtre. Il se retire à la maison Saint-Joseph. L'abbé Albandos, dans sa retraite, a beaucoup lu, il y a prié encore davantage. Il marchait difficilement, la maladie rendait son souffle pénible. Il ne sortait guère de sa chambre; il vivait, fenêtres closes, frileusement drapé dans son épais manteau, vieillard souriant et menu, au corps ratatiné, avec de petits yeux brillants de malice et d'intelligence, sous un crâne d'ivoire poli, rayonnant de sagesse aimable et de piété sacerdotale. Il s'est éteint, après 12 ans de retraite.

ABBE PHILIPPE TELLECHEA

39 ans! Et Philippe est parti, en pleine forme et en plein rayonnement. Il est resté 8 ans notre professeur, puis 7 ans, vicaire à Saint-André de Bayonne. «Je n'ai pas été peut-être un prêtre formidable... mais je crois que j'ai toujours bien "boulonné" pour le Bon Dieu!» disait-il à quelques heures de sa mort. Et qui pourrait lui refuser un tel témoignage? Professeur? Il n'y était pas spécialement préparé, mais dans tout ce qu'il faisait, il portait son âme de prêtre et son zèle d'apôtre. Minutieusement appliqué à son oeuvre, sans prétention comme sans préjugé, il ne reculerait devant aucun travail. Que de fois, on entendra sur ses lèvres: «Mar-

chons... on va essayer... la vie est belle!» Il aime la joie, la jeunesse et la vie. Il est toujours pressé. Le visage rentré dans les épaules, il lance sur les côtés ses deux bras, comme un faucheur de fougère, qui n'aurait pas de temps à perdre. Les élèves sentent d'instinct un ami: ils l'aiment, se confient à lui, il vit de plain-pied avec eux, partage leurs farces et leurs facéties. Il est cordial, bon enfant, mais il sait passer du plaisant au sérieux. Il a de l'humour, il sait provoquer chez les plus secrets les confidences les plus inattendues. Malicieusement, il tend ses filets, où l'interlocuteur est heureux de se faire prendre. Il ne badine pas avec le règlement, mais il punit rarement, et un froncement de sourcils sur sa face d'empereur romain suffit à intimider les plus audacieux. Les vacances même le trouvent très occupé: il s'engage comme aumônier de camp, aide les curés en détresse, sacrifie, au service des jeunes, les plus légitimes exigences de détente et de repos. Ses sermons font merveille: les mots pittoresques y foisonnent, les exemples sont concrets et vivants, on rit volontiers, mais la leçon se grave pour longtemps.

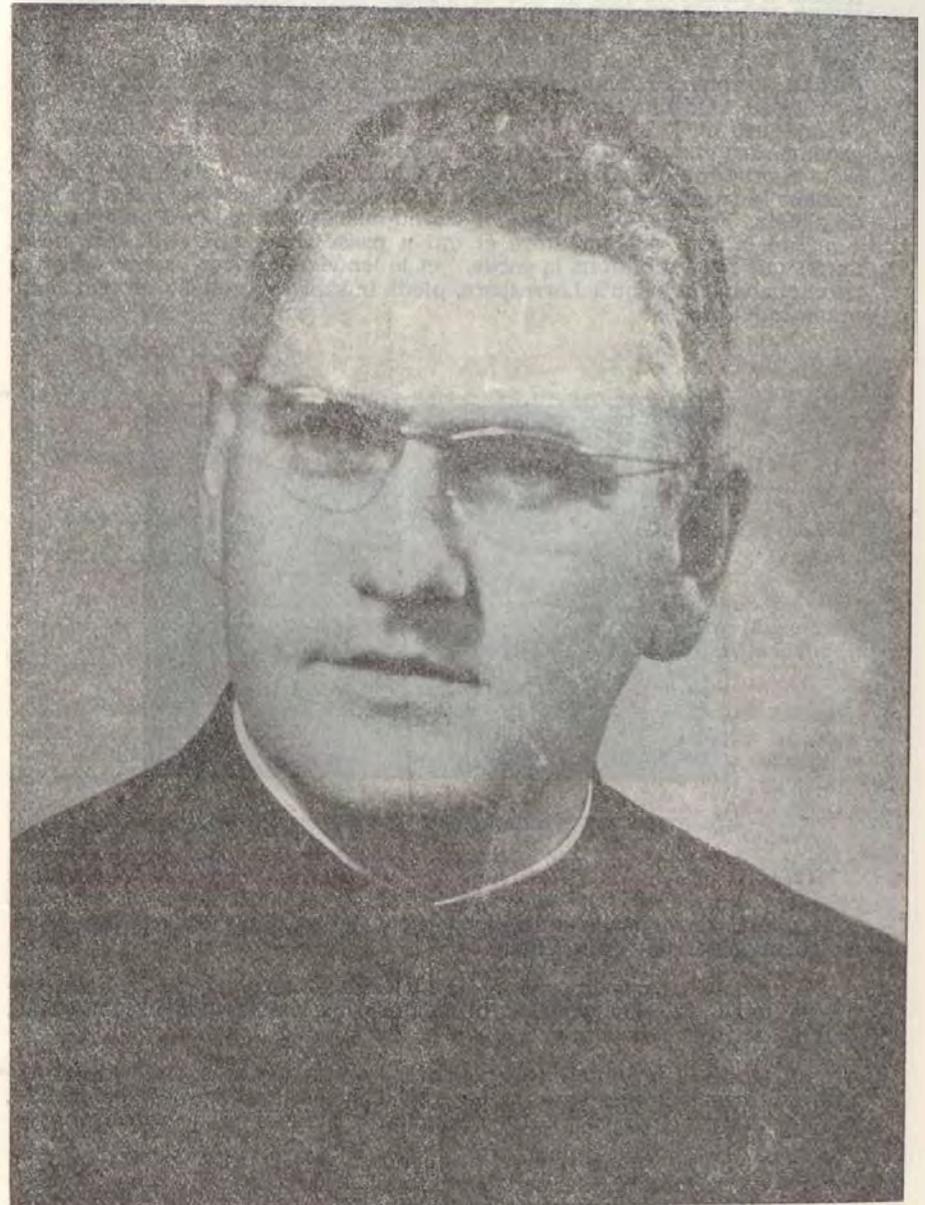
Vicaire, il sera tout à tous, payant de sa personne sans trêve ni repos. Il visite régulièrement tous les mois quelques 150 foyers de personnes âgées ou malades. Il parcourt rues et quartiers, faisant de courtes visites de bonne humeur, de consolation ou d'encouragement, surtout parmi les plus pauvres et les plus deshérités; sitôt la messe dite, il grimpe l'escalier misérable pour allumer le poêle de l'infirmes solitaire... Doué d'une mémoire remarquable, il connaît les 1.500 familles de la paroisse et les a fichées, comme en un annuaire vivant et infailible. Il anime groupes d'A.C.O., d'A.C.I., d'A.C.J.F. Guides, Jeannettes, Ames Vaillantes, Schola sont des essaims bruyants, qui bourdonnent autour de lui, sans jamais l'importuner. Les oeuvres le dévorent, mais il garde le sourire, ami de tous et complice de personne, n'avouant jamais la fatigue, prompt à la plaisanterie, mais toujours, discret et charitable. Et puis, d'autres faits, qui révèlent la profondeur d'une vie intérieure, oubliés aujourd'hui, et pourtant seul gage d'efficacité surnaturelle: sa tenue à l'église, la gravité dans les fonctions sacrées, ses méditations devant le tabernacle, sa présence au confessionnal, son souci des sacrements à porter...

Rien d'étonnant, après tout, qu'il ait fini sa route si vite, et, comme une flamme incandescente, qu'il ait brûlé si vite. Comme un grand vent, qui, soudain, ouvre les volets d'une maison fermée, la tempête de l'épreuve a fait voir à ceux qui l'ont approché, la beauté exceptionnelle de son âme. Sur son lit d'hôpital, son délire même ne fut que de Dieu, et son dernier mot fut, dans la langue que sa mère lui avait apprise: «Zerua!», le Ciel. Et combien émouvant et opportun ce cantique, que la foule clama au milieu des larmes, le jour de ses triomphales obsèques!

ABBE JOSEPH VILLENAVE

Encore un jeune que Dieu a rappelé à lui. Une crise cardiaque l'a terrassé, il y a vingt jours à peine, dans une paroisse de Gironde, où il faisait du ministère. Il avait 35 ans. Il venait de célébrer la messe. De son passage à Ustaritz, nous retiendrons l'enfant de Guiche espiègle et rieur, le garçon à la foulée rapide, le joueur au coup de pied redoutable, à qui ses camarades obéissent, parce qu'il est adroit, robuste, enjoué, assez chahuteur, bien qu'il se fût beaucoup assagi en ses dernières années. C'était Jojo, le capitaine de l'équipe de foot des philosophes, le maître du terrain bordé de grands arbres, d'Ezkanda. L'élève était studieux, intelligent.

Prêtre, il semblait taillé pour faire un excellent vicaire: entraîneur de jeunes, organisateur, guide de patronage et d'équipes sportives. Mais le Seigneur a voulu l'associer plus qu'au dynamisme de ses courses apostoliques, à la souffrance de sa croix. Un accident de moto était venu briser l'équilibre nerveux du terrien et du sportif qu'il était. Dès lors, il mené une existence désordonnée et comme mutilée dans ses forces vives. Pro-



il est toujours pressé.
Le visage rentré dans les épaules
il lance sur les côtés ses deux bras
comme un faucheur de fougères
qui n'aurait pas de temps à perdre.
Rien d'étonnant, après tout,
qu'il ait fini sa route si vite,
comme une flamme incandescente
qu'il ait brûlé si vite.

fesseur à Saint-François de Mauléon, puis vicaire à Arthez, puis à Conchez, et enfin à Notre-Dame de Pau, il revenait à Mauleón, où il semblait avoir retrouvé une certaine accalmie dans le mal... Son professeur de philosophie le visitait sur son lit d'hôpital, à Bayonne, et lui demandait ce qu'il gardait de souvenir mémorable de ses années de Philo à Ustaritz, un éclair a brillé au fond de ses yeux et il a répondu: «Nous avons gagné les Jeux Olympiques et j'ai reçu la coupe des mains de Monsieur le Supérieur, encadré des chanoines Vergès et Lassalle». La photo existe, en effet, et a été reproduite dans notre Bulletin, d'un Supérieur —hélas! plus jeune— tendant le trophée de la victoire à un garçon, dont les yeux noirs brillent de plaisir. Et puis, a-t-il ajouté, il y a eu aussi la Vierge de Boulogne, qui a monté la côte du Séminaire et qui a passé toute une nuit chez nous, tandis que nous montions la garde... et le lendemain, nous l'avons escortée triomphalement jusqu'à Larressore, pieds nus, et avec quelle ferveur commune inoubliable...



C'est vrai! Qui ne se souvient de ces heures bénies, de ces heures célestes? Notre-Dame se sera souvenu aussi et aura accueilli dans ses bras maternels le jeune philosophe de 1947, l'aspirant au pied alerte et au coeur généreux: Jojo Villenave.

Il me fallait parler ici encore de ARRAYA, dont nous venons d'apprendre la mort. Ce sera pour la prochaine fois: ne le connaissant guère, j'attendrai, d'être documenté, pour en parler plus longuement.

Et voilà! Je terminais cette chronique, lorsque les hasards de la lecture me menaient vers ce texte en vers d'un laïc anglais, père de famille, et qui devait mourir en martyr de la foi. Il me servira de conclusion:

Nous sommes tous ici des condamnés à mort,
Prisonniers de la terre, attendant la sentence.
On a loti le domaine de la prison:
Un prisonnier bâtit ici, un autre là.
Se battant pour leur lot, comme pour un royaume.
Dans l'aveugle cachot, l'avare enfouit son or,
L'un se promène libre, un autre est enchaîné,
Ci un serf, là un roi, l'un chante, l'autre pleure;
Déjà, nous commençons à chérir la prison,
Plus que prison jamais ne dut être chérie,
Quand vient la mort, telle pour l'un, telle pour l'autre,
Et nous voilà traînés au dehors, délivrés.

Délivrés! Le pensons-nous vraiment? Les choses ne sont pas comme elles paraissent, le monde n'est pas le jardin de la liberté, il est le lieu de notre servage. La mort, c'est la porte qui s'ouvre. Voilà pourquoi la vie chétienne n'est pas tristesse ni désespérance. Elle est attente et espérance. Puisse la grâce du Christ nous donner à tous cette certitude et cette joie!

EXTRAIT DE L'ASSEMBLEE GENERALE DU 31 AOUT 1964

L'an mil neuf cent soixante quatre.

Et le trente et un août à onze heures.

Les membres de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Petit Séminaire de Larressore, Belloc et Ustaritz, se sont réunis en Assemblée Générale à Ustaritz, sur convocation à eux adressée par Monsieur le chanoine GRECIET, Président de l'Association.

Monsieur le Président demande à l'Assemblée de bien vouloir procéder au renouvellement partiel du Comité, par suite du décès de Monsieur Louis INCHAUSPE et du Chanoine Léon LEON et de la démission de Monsieur Jean FOURCADE.

Il propose, pour les remplacer, de nommer respectivement:

Monsieur Michel INCHAUSPE, conseiller général de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Monsieur le chanoine Etienne SALABERRY, directeur du Centre Lavigerie à Bayonne.

Monsieur Jean MESTELAN, maire de La Honce.

Cette proposition est acceptée à l'unanimité des membres présents.

Les Toasts

MONSIEUR LE PRESIDENT

Monsieur le Supérieur, Président de l'Association, remercie les présents, parmi lesquels il distingue Monsieur le Chanoine LAXAGUE, nouveau vicaire général, et le Père de GOROSTARZU, assistant pour la France du Général des Jésuites. Il exhorte à la fidélité: «Notre association, pour être vivante et efficace, exige la présence à nos réunions. Il y a bien le Bulletin, c'est un lien très apprécié... mais que serait le Bulletin sans la présence, sans la réunion de ce jour? Il n'existerait pas. Il est bien de lire, de réchauffer son amitié à la lecture: il est mieux d'être présent, de participer effectivement...»

Après cette remarque, qui veut être davantage un hommage aux présents qu'un reproche aux absents, Monsieur le Supérieur présente en ces termes les orateurs du jour.

«De l'un, vous connaissez la voix, vous l'avez souvent entendue dans notre chapelle, cette voix d'or aux sonorités harmonieuses et vibrantes, que les ans n'ont pas affaibli.... Mais, s'il sait chanter, Monsieur BORO-TRA sait aussi bien parler. Il n'a d'autre ambition d'ailleurs que de dire un hymne de reconnaissance à ses anciens maîtres. Moi, je lui suis reconnaissant de nous être si simplement fidèle et attaché.»

«Le deuxième, c'est un laïc, et parmi les laïcs —qu'on me pardonne— une espèce d'homme-drapeau, d'homme-vedette, un pilote... A son sujet, je me rappelle l'inspection que fit un jour dans nos classes le Directeur de l'Enseignement, M. le Chanoine NARBAITZ; et comme il s'étonnait que peu de laïcs fassent du grec et en demandait la raison, un bambin se leva —c'était en 4ème— et déclara d'un ton péremptoire: «Parce que l'avenir est aux maths!» Déjà, derrière ces maths, se profilait l'ombre des dericks géants et flottait une odeur de pétrole. Le fait est que pour nos jeunes, Monsieur BAPSERES est quelqu'un qui aurait atteint la perfection de l'emploi. Quand un de nos potaches rêve d'avenir, j'imagine que c'est à un type comme lui qu'il songe... un espèce de grand homme, de savant, quelqu'un d'important, l'homme qui a réussi... dans le pétrole. Mais Monsieur BAPSERES est bien autre chose qu'un chimiste éminent, il compte d'autres réussites; il est l'ami de notre Collège et de notre Association, il est celui qui a laissé ici le souvenir de son travail obstiné et de ses brillants succès. Il est devenu depuis, d'aventurier moderne, le père de famille nombreuse, que MUNOA saluait si aimablement l'an dernier, avec une pointe d'admiration et sans souci excessif d'imitation; il y a chez lui autre chose qu'un cerveau bourré de chiffres et de lettres: il y a un coeur qui sait reconnaître et aimer...»

En terminant, Monsieur le Supérieur remercie nos deux amis et lève son verre à la prospérité de l'Amicale des Anciens.

M. L'ABBE BOROTRA

Mes chers amis,

Vous n'êtes certainement pas plus surpris que moi-même, de ce que Mr le Supérieur ait demandé à un vieux curé de prendre la parole, après un pareil banquet, dans une circonstance où déjà tant de prestigieux orateurs se sont fait entendre, et en plus, devant un auditoire composé surtout de jeunes, à une époque où les anciens disent tant de mal des jeunes et où les jeunes pensent si peu de bien des anciens.

Si nous n'avions entendu ce matin Mr le Supérieur évoquer le souvenir des morts de l'année en des termes toujours aussi élevés et aussi émouvants, et, à l'instant même, manier l'art du toast avec tant d'esprit et de finesse, nous aurions pu dire de lui ce que parfois les paroissiens disent de leur curé, quand ce dernier a commis quelque bêtise: «Notre Supérieur baisse». Mais il n'a même pas cette excuse, car c'est bien en pleine possession de toutes ses facultés, et Dieu sait s'il en a été abondamment pourvu, qu'il a fait sa démarche. Il n'en est que plus responsable, et donc il en subira toutes les conséquences.

Evidemment, j'aurais pu et même j'aurais dû refuser; mais, une fois de plus, j'ai été victime d'un complexe qui me poursuit depuis plus de 50 ans, puisque cela remonte à mon année de troisième. De ce temps-là on lisait au réfectoire pendant les repas; je me suis d'ailleurs toujours demandé pour qui était faite cette lecture. Les élèves avaient autre chose à faire que d'écouter; les professeurs profitaient de ce moment pour lire leur journal, ce qui nous permettait de connaître un peu leurs idées politiques, car de ce temps-là les professeurs faisaient de la politique... On avait vraiment l'impression que la lecture n'intéressait que Mr le Supérieur, qui, lui, ne perdait pas un mot. Ce jour-là, j'étais lecteur et on lisait un ouvrage sur les Missions. Or à un moment donné il fut question d'un certain Benoît—voyez si mes souvenirs sont précis—et ce nom, qui, par lui-même, n'avait rien d'extraordinaire, était précédé d'un M. majuscule, flanqué d'un petit e. Je ne vis aucun inconvénient à faire de ce Benoît un Monseigneur, d'autant plus qu'il s'agissait de Missions. Mais Mr le Supérieur ne trouva pas cela tout à fait normal et il le fit savoir en disant, assez gentiment d'ailleurs: «Reprenez». Je repris, et sans la moindre malice, car je ne voyais pas encore la faute que j'avais pu commettre, je répétai: «Monseigneur Benoît» et je continuai la phrase. Mais une ou deux pages plus loin, mon Benoît revint et cette fois, non content de se faire précéder toujours de l'M majuscule flanqué de son petit e, il était accompagné... de sa femme. Que faire? Je voyais bien que quelque chose n'allait pas. J'eus une hésitation—on en aurait eu a moins—, mais j'étais déjà engagé. Et puis, après tout, il pouvait bien s'agir d'un autre Benoît et peut-être que Mr le Supérieur serait moins attentif que tout à l'heure. Aussi, prenant mon courage à deux mains, je me lançai: «Maitre Benoît et sa femme...» mais je ne fus pas plus loin. On aurait dit que Mr Abadie attendait ce moment pour m'assommer: «Voilà où mènent l'orgueil et l'entêtement», lança-t-il d'un ton cinglant dont il avait le secret—comme si à 14 ans on pouvait avoir un tel degré d'orgueil et d'entêtement.

Et bien, vous me croirez si vous voulez, depuis, je me suis senti timide à l'excès et sans résistance, chaque fois que j'ai eu affaire à un Supérieur. Et voilà pourquoi, à l'inverse de la fille de Géronte, je n'ai pas osé rester muet.

Et puis j'ai voulu éprouver, une fois de plus, s'il n'y avait pas quelque chose de vrai dans ce qu'aimait à dire mon premier Curé, quand j'étais jeune vicaire à St-Jean-Pied-de-Port. Mr le Chanoine Garacotche était un bien brave homme qui, à 80 ans, avait encore des illusions. Il

aimait bien prendre la parole après les repas qu'il offrait chez lui, et invariablement il commençait ce qu'il appelait un toast par cette phrase solennelle : «les Romains affirmaient qu'un bon repas rend l'homme éloquent». Hélas! je constate une fois de plus que les sentences des anciens ne sont pas toujours inspirées par le St-Esprit. Si jamais, le repas que nous venons de faire a été plus que bon, il a même été excellent—et certes Mr l'Econome a droit à toutes nos félicitations ainsi d'ailleurs que celles qui ont préparé ce repas—mais je ne me sens pas, pour autant, plus éloquent qu'en me mettant à table. Il vous faudra donc vous résigner à prendre ce que je vais vous servir; j'espère bien qu'un bon café vous aidera à le digérer.

Je disais tout à l'heure que c'était, de la part de Mr le Supérieur, une véritable gageure que d'avoir demandé à un vieux curé de prendre la parole devant un auditoire composé surtout de jeunes. Mais au fond y a-t-il une telle différence d'âge, entre les anciens de Larressore et de Bel-loc et ceux d'Ustaritz? «On n'a que l'âge de ses artères» dit-on couramment. Eh bien! moi, je crois que les anciens de ces trois Etablissements, qui n'en en font qu'un, ont l'âge de la fidélité qu'ils ont gardée à l'esprit dont ils ont été marqués, qu'ils le veuillent ou non, durant leur vie au Petit Séminaire. Si d'après un éminent ancien élève, Mr le Chanoine Narbaitz, «un professeur est toujours vieux», l'ambiance d'une maison d'éducation peut donner aux élèves qui la fréquentent, le secret de rester toujours jeunes. Et c'est pourquoi, le Petit Séminaire remplissant magnifiquement ce rôle, les anciens élèves de cet Etablissement, qu'il s'appelle Larressore, Bel-loc ou Ustaritz, ont le privilège de conserver leur jeunesse d'antan, alors même que les années s'accumulent sur leur tête.

Nous avons tous lu avec le plus vif intérêt, le remarquable article qui termine notre dernier Bulletin et dans lequel le Petit Séminaire est présenté comme «un four où cuit le pain du Pays Basque» l'auteur faisant d'ailleurs des réserves sur la «boulangerie» actuelle, telle qu'elle fonctionne à Ustaritz. Et bien, à mon humble avis, ces réserves ne paraissent pas justifiées. Pour ma part j'ai nettement l'impression et très nombreux sont au Pays Basque ceux qui pensent comme moi que Ustaritz continue, dans une stabilité et une continuité remarquable, le magnifique travail qui s'est fait pendant de très nombreuses années à Larressore et à Bel-loc, et cela précisément parce que, malgré toutes les réformes auxquelles le Petit Séminaire a dû se plier et devra certainement à l'avenir encore se plier, il y a tous les éléments nécessaires pour que ce travail se continue et que le levain qui doit lever toute la pâte du Pays Basque soit de qualité propre à faire un excellent pain.

Non, extérieurement et dans ses structures apparentes, «Ustaritz n'est pas un fossile de l'ère du Larressorien et du Bel-locais». Le Petit Séminaire a suivi l'évolution du temps et des méthodes. Le sport a une plus grande place qu'autrefois et même un magnifique parc des sports est venu s'ajouter au beau fronton d'Eskanda. Le système des vacances a également suivi le courant du temps. Les méthodes audio-visuelles ne sont ni bannies ni suspectées. Moi j'appelle tout cela les structures extérieures. Mais ce qui demeure, ce qui est remarquablement stable, c'est l'esprit, l'âme de la maison, qui est celle-là même qui animait Larressore et Bel-loc. La façon de chauffer le four a pu changer, comme d'ailleurs dans les fours de nos boulangeries modernes, mais le pain est-il pour autant moins bon, moins nourrissant, moins bienfaisant?

Cette stabilité, nous la trouvons d'abord dans cet admirable corps professoral, qui a précisément mission de veiller sur «le trésor vivant que Larressore et Bel-loc lui ont confié et qu'il ne s'agit ni de cacher en terre ni de dilapider».

Nous sommes convaincus que les professeurs d'aujourd'hui demeurent dignes des éminents prêtres qui ont créé, conservé et développé le Petit Séminaire.

S'il y a eu de très grands Supérieurs qui, chacun avec son tempérament, ses qualités humaines et sacerdotales et même avec ses défauts particuliers, ont pleinement répondu à la confiance de l'autorité diocésaine et des parents, personne ne me contredira si j'affirme que cette double confiance se trouve encore aujourd'hui pleinement justifiée par celui qui depuis 23 ans est à la tête du Petit Séminaire et dont les fonctions du Supérieur ne sont ni plus faciles ni moins compliquées qu'elles ne l'étaient durant les générations passées.

Chacune des chaires occupées depuis la fondation de l'Etablissement a connu et continue à connaître de très brillants professeurs. Nous avons connu des professeurs de philosophie dont la réputation débordait les limites du diocèse: Mr. Abadie dont les leçons étaient, disait-on, d'une profondeur et d'une clarté exceptionnelles. Mr. Carricart, dont le cours du lundi, était une leçon de psychologie sur le jeu de pelote et sur les pilotaris qui avaient joué la veille. Mr. Garat, le sage et le prudent, si tragiquement disparu au cours de son Supériorat. Parmi les moins anciens, Mr. le Chanoine Etienne Sallaberry, à qui de si hautes fonctions ont été confiées par la suite, fonctions dont il s'acquittait avec tant de brio et de succès. Il avait d'ailleurs eu un terrain bien préparé par un non moins brillant maître, puisqu'il s'appelait Mr. l'Abbé Gréciet. Quant au jeune professeur de philosophie actuel, dont je n'ai pas trop le droit de faire l'éloge, sa compétence et son autorité le situent parmi les meilleurs de ses prédécesseurs.

Il y a eu aussi, dans le passé, de non moins illustres professeurs de sciences physiques et chimiques, de mathématiques. Nous avons connu, nous les anciens, Mr. Larralde, victime de son devoir, puisqu'il perdit un oeil au cours d'une expérience de chimie. Mr. Passicot dont les exposés n'étaient peut-être pas toujours très clairs ni les expériences toujours très concluantes, mais que l'on devinait possesseur d'une science personnelle très profonde, puisqu'il fut l'un des premiers licenciés en sciences. Mr. Erdozaincy aussi solennel dans l'énoncé d'un problème que dans les observations qu'il faisait à ses élèves. Mr. Vergès, sur lequel je n'ai rien à ajouter à ce que tous vous savez déjà, car tous, vous l'avez connu, lui aussi avec ses grandes qualités et ses... petits défauts. Mr. Pochelu, dont le court passage à Ustaritz a permis aussi bien à ses élèves qu'à ses Supérieurs de découvrir et d'apprécier les valeurs intellectuelles et sacerdotales qui ont fait de lui un grand supérieur de Collège et, par la suite, un éminent Directeur diocésain de l'Enseignement secondaire, ainsi que de l'Enseignement technique et agricole. Tous ceux-là font partie de l'histoire passée. Il y a encore aujourd'hui des maîtres non moins qualifiés: Mr. Pastor, un des vétérans de la maison et dont l'enseignement demeure si vivant et si clair. Et demain il y aura un jeune scientifique qui, à juger de ses origines, est appelé à remplacer dignement ses anciens maîtres.

Il y a eu également des professeurs de littérature non moins remarquables et dont la Faculté, à plusieurs reprises, a fait l'éloge devant les candidats au baccalauréat. Il y a eu Mr. Hiriart-Urruty, l'un des premiers Directeurs de l'hebdomadaire basque «Eskualduna»; Mr. Canton, dont les affirmations étaient renforcées par de fréquents coups de pied, ce qui d'ailleurs ne l'a pas empêché de faire un bon Supérieur de transition. Mr. Etcheverry Michel, ce puits de connaissances littéraires, doublé d'un historien régional de grande valeur. Mr. Lassalle dont la plupart d'entre vous ont mieux connu que moi les qualités et les travers. Mr. Bisquey, l'homme sage, quoique maniant facilement l'ironie, mais possédant un grand cœur.

Tous ces anciens qui ont formé tant de générations d'élèves se trouvent aujourd'hui magnifiquement remplacés par une équipe de jeunes, qui n'ont d'ailleurs qu'à prendre exemple sur les deux confrères, qui, quoique appartenant déjà à la génération des anciens, n'en gardent pas moins une activité et une compétence, dont les jeunes ne peuvent être

que d'heureux bénéficiaires. Il s'agit, vous l'avez bien deviné de MM. Lafitte et Serval.

Quant aux professeurs d'histoire et de géographie, dont la tâche n'est pas des plus faciles — il est si difficile d'écrire et à plus forte raison d'enseigner l'histoire, et la géographie elle-même est tellement à la merci d'événements aussi compliqués qu'inattendus — il y en a eu également dont les connaissances étendues et subjectivement précises, faisaient l'admiration des élèves, au point parfois qu'ils ne voyaient pas toute la malice qui se cachait derrière la curiosité soudaine de ces élèves sans pitié. Il y a eu Mr. Adéma, que peu d'entre nous ont connu dans ses fonctions de professeur, mais qu'il nous a été donné d'apprécier dans celles de Directeur de l'Enseignement libre. Il y a eu Mr. Amestoy, demeuré légendaire par sa naïveté apparente et par ses apostrophes d'autant moins impressionnantes qu'on ne voyait pas à qui elles s'adressaient, son regard demeurant fixé au plafond. Il y a aujourd'hui Mr. Dourisboure dont nous avons la bienfaisante faveur de constater les vastes connaissances, tant en histoire qu'en géographie, au cours de nos rencontres pendant les vacances.

À côté de ces professionnels de l'Enseignement, il y a toujours eu un groupe d'excellents prêtres, dont les iêtes n'étaient peut-être pas aussi encombrées de connaissances profanes, mais dont les cœurs débordaient de bonté et j'allais dire de sainteté. Il y avait le fameux professeur de musique, Mr. Hiriart-Macola, qui aurait fourni à un ancien Directeur du Bulletin diocésain de précieux éléments pour faire un de ces délicieux portraits dont il a le secret. Il y avait son neveu, remarquable Directeur d'âmes, qui a encouragé sinon provoqué tant de vocations, qui a certainement sauvé d'un naufrage imminent plusieurs de ceux, très nombreux qui se confiaient à lui. Il y a eu tous ces surveillants d'étude, dont la tâche était loin d'être une sinécure, car souvent l'esprit général de la maison se ressent de leurs qualités psychologiques: les Harismendy, les Daguerre, les Lesgards, les Phagaburu et tous les autres.

Mais, l'homme ne vivant pas seulement de philosophie, de science, de littérature, d'histoire et de géographie, l'Etablissement a toujours connu d'excellents économes, providentiellement choisis pour les différentes périodes qu'a traversées le Petit Séminaire. Chacun d'eux a fait preuve d'excellentes qualités «ad hoc», allant du maquignon au contrebandier, du scrupuleux au resquilleur, mais tous également animés du plus légitime des soucis: celui d'assurer aux élèves et aux professeurs tout ce qui peut être nécessaire pour un rendement satisfaisant de part et d'autre. Ils se sont appelés: MM. Larralde, Amestoy, Pastor, Uhart, Garat, et d'autres que j'oublie certainement.

Ce qui a toujours été également remarquable dans l'histoire de cette maison, c'est qu'elle est restée fidèle à l'esprit qui lui fut insufflé par son fondateur, l'Abbé Jean Daguerre, et que les Supérieurs et professeurs, qui s'y sont succédés, ont toujours conservé: le souci de fournir à l'Eglise des prêtres authentiques et au Pays Basque l'élite des dirigeants de sa population.

Et ici nous touchons à une question particulièrement discutée aujourd'hui comme dans le passé, mais qui chez nous n'a jamais paru même discutable. La question d'une maison d'éducation chrétienne recevant à la fois des aspirants et des laïcs. D'aucuns ont traité cette formule de révolutionnaire, lorsqu'elle a été introduite dans certains diocèses. Pour d'autres, elle est dépassée, sous prétexte qu'elle n'a pu être valable que pour une époque où laïcs et aspirants pouvaient recevoir une formation identique, parce que tous appartenaient à des familles chrétiennes.

Je crois que nous sommes très nombreux à penser que pour notre Petit Séminaire, cette formule n'a jamais été révolutionnaire, puisqu'elle a toujours existé. Il ne semble pas qu'elle puisse être jamais dépassée,

parce que de même que Larressore a toujours été Larressore, que Bel-loc a toujours été Bel-loc, Ustaritz sera toujours Ustaritz et c'est tout dire.

On parle beaucoup depuis quelque temps de la démocratisation de l'Enseignement. Mais il y a longtemps que cette démocratisation a été introduite et demeure au sein du Pays Basque, grâce à ce Petit Séminaire où se côtoient toutes les classes de la société et où ont accès indistinctement les enfants des paysans aussi bien que ceux qui appartiennent aux carrières libérales.

De mon temps, les élèves pouvaient être classés en 3 catégories: il y avait ceux qui portaient des pantalons «semi-déponents», qui tombaient à moitié mollet — c'étaient les élèves venant des milieux ruraux, ouvriers ou petits fonctionnaires. Il y avait ceux qui portaient des pantalons normaux; courts jusqu'à 4-15 ans, longs ensuite — c'étaient en général les fils de petits bourgeois, commerçants etc. Et enfin il y avait les pantalons bouffants: ça c'était ce que nous appelions: «la haute», c'est à dire les fils de docteurs, d'avocats, de notaires ou d'officiers, qui d'ailleurs pour la plupart étaient eux-mêmes des anciens de Larressore.

Mais ce qui était remarquable dans ce milieu en apparence hétérogène, c'est que les «semi-déponents» ne se trouvaient nullement dépayés ni gênés à côté des «bouffants»; pas plus d'ailleurs que les bouffants ne se considéraient nullement comme étant d'une race supérieure: on jouait ensemble au ballon, aux «embouchkas» et autres jeux improvisés.

N'est-ce pas cela la vraie démocratie? Et parce que le Petit Séminaire a conservé son esprit intact, son âme toujours vivante, voilà pourquoi il s'est instauré, dans son action et son influence, une continuité qui se manifeste plus que jamais après 230 ans.

Il n'est pas possible qu'un Etablissement qui jouit d'une telle stabilité, dans son esprit et dans ses traditions, ne fasse preuve d'une extraordinaire continuité dans son action. Partout où vivent les anciens de Larressore, de Bel-loc ou d'Ustaritz, partout se fait sentir l'influence profonde exercée sur ces hommes par leurs années de collège.

Or ces anciens élèves se rencontrent dans toutes les branches sociales, dans tous les centres d'influence, dans tous les milieux et toutes les professions tant libérales que manuelles.

Si nous parcourons l'histoire du clergé basque, nous constatons que des anciens élèves du Petit Séminaire ont souvent occupé des postes de premier plan, soit dans le diocèse, soit en dehors du diocèse. Après le Cardinal Lavigerie, Mgr. Mugabure, Mgr. Légasse, plus récemment Mgr. St-Pierre, Mgr. Larregain et Mgr. Mathieu — et peut-être j'en oublie — nous trouvons encore en place Mgr. Cazaux, le très cher et très actif Evêque de Luçon, qui certes ne cache pas tout ce qu'il doit à Bel-loc — Mgr. Urrutia, Archevêque de Hué que ses chrétiens ont récemment rappelé dans sa ville épiscopale — Mgr. Olçomendy, Archevêque de Malacca, l'un des rares Européens responsables encore d'un diocèse en pays de Mission. Et la source ne paraît pas tarie, car nous trouvons entre autres, bien placé sur la voie menant à l'Episcopat, Mgr. Etchegaray, Directeur du Secrétariat Pastoral d'Episcopat et qui vient d'être récemment nommé Expert au Concile. Et certainement, il y en a d'autres qui mûrissent en serre pour être cueillis à l'heure choisie par la Providence.

Dans le diocèse même, aux postes les plus importants, à commencer par la maison épiscopale jusqu'aux Archiprêtres et aux Doyennés, en passant par les principaux collèges, nous trouvons des anciens élèves de notre Petit Séminaire. Quant aux Chanoines, on ne les compte plus.

Et maintenant, passant aux anciens élèves laïcs sortis, soit de Larressore, soit de Bel-loc, soit d'Ustaritz, nous les retrouvons également au

premier plan, tant dans la vie politique et militaire que dans le milieu intellectuel et scientifique, surtout au cours de ces 60 dernières années. Si nous examinons la vie parlementaire de notre pays, nous y trouvons un Ibar, un Camino, pour le passé, un Errécart et un Labéguerie pour le présent. Au parlement départemental nous avons connu un Louis Inchauspé, Président très coté du Conseil Général, un docteur Goyenette, Président de la Commission des finances de cette même Assemblée, un Louis Madré, si prématurément arraché à l'affection des siens et à l'estime de ses collègues. Actuellement nous y trouvons un Etcheverry-Ainchart, un Michel Inchauspé, un Emmanuel Lartigue, un docteur Darraïdou. autant de jeunes qui déjà jouent un rôle important au sein du Conseil départemental.

Il n'y a pas jusqu'au domaine scientifique où Ustaritz ne soit présent par de brillants sujets, faisant partie de l'Equipe dirigeante de la fameuse et si universellement connue Cité industrielle de Lacq: MM. Nicolas Inchauspé et Bapsères font grandement honneur à la maison soi-disant hétérogène, et où ils ont reçu leur première formation.

Si nous regardons vers la mer, nous pensons à l'Amiral Sala, qui a occupé de si hautes fonctions dans la Marine Militaire française. Dans les airs, c'est le Général Madré qui fut un aviateur de grande classe, dont nos pêcheurs de thon ont pu apprécier la cordialité et la simplicité de véritable basque, alors qu'il occupait lui aussi un poste particulièrement important dans la région de Dakar. L'Armée de terre n'est pas d'ailleurs moins bien représentée dans la grande famille du Petit Séminaire. Il y a eu dans le passé un Général Richter, un Colonel Minjonnet et plus récemment le vaillant Colonel Cazenave, un des derniers défenseurs de la ligne Maginot et qui, dans sa retraite, fait preuve de tant de dévouement dans le milieu ancien combattant. Et j'en oublie certainement.

Quant aux carrières libérales, commerciales et industrielles, j'allais dire qu'elles étaient presque encombrées par d'éminents praticiens dont le Petit Séminaire a le droit de s'enorgueillir, et dont il serait trop long d'énumérer les noms et les qualités.

Et ce qu'il y a d'exceptionnellement remarquable dans cette magnifique phalange d'anciens élèves, c'est que la très grande majorité affiche une sorte de marque d'origine commune, qui est à la fois un témoignage de reconnaissance et de fierté. La marque que le Petit Séminaire a incrustée dans leur âme, parfois à leur insu, mais toujours bien librement, et à laquelle ils demeurent si fidèles.

Comment, après tout ce que je viens de dire —et encore d'une façon bien incomplète et bien maladroite— comment pourrait-on douter de la valeur et de l'heureuse influence, peut-être révolutionnaire ou dépassée ailleurs, mais si efficace et si enrichissante pour notre Pays basque, pour la France et pour l'Eglise?

Je m'excuse d'avoir été si long et si fatigant, mais je tenais, puisque j'en avais l'occasion, à dire bien haut tout ce que personnellement je dois à Belloc et tout ce que vous tous, vous devez aux années que la Providence et vos parents vous ont permis de passer dans cette maison et à laquelle d'ailleurs vous manifestez aujourd'hui votre fidélité.

Continuons à garder entre nous, prêtres et laïcs, ces liens d'amitié sincère que nous avons contractés durant nos années de vie commune dans ce Petit Séminaire. Nous ne pouvons nous imaginer tout le bien dont cela peut être la source pour chacun de nous. Parmi toutes les joies sacerdotales qu'il m'a été donné d'éprouver, il en est deux qui ont profondément marqué ma vie de prêtre et je les dois, l'une à une camaraderie contractée pendant la guerre et l'autre à une amitié remontant à mes années du Petit Séminaire.

La première de ces deux joies m'a été procurée par le retour à Dieu d'un communiste militant du Boucau, qu'une rencontre providentielle a remis un jour sur mon chemin. Je n'oublierai jamais les dernières paroles que j'ai entendues de sa bouche, la veille de sa mort à l'hôpital de Bayonne: «Je n'aurais jamais cru qu'il m'aurait été si facile de mourir, réconforté par la Foi que j'ai retrouvée grâce à notre amitié.»

Quant à la seconde joie très grande à laquelle j'ai fait allusion, elle m'est venue d'un ancien camarade de Bel-loc, qui, tout en restant fidèle au souvenir de ses années de collègue, s'était quelque peu éloigné de ses pratiques religieuses. Il est un jour venu me voir chez moi, et à la fin de sa visite, au cours de laquelle nous avions rappelé bien des souvenirs de notre vie de Bel-loc, il me dit à brûle-pourpoint: «je suis surtout venu te voir parce que j'ai voulu me mettre en règle avec Dieu; tu vas me confesser.» Et quand, après sa confession il s'est relevé, il m'a longuement serré dans ses bras, sans pouvoir cacher ni son émotion ni la joie intense qu'il ressentait dans son cœur, émotion et joie que je partageais fortement, vous pouvez bien le supposer. Croyez-vous que cela aussi ne plaide pas en faveur de la formule un peu particulière que Larressore a transmise à Ustaritz à travers Bel-loc?

Je termine en souhaitant à tous les anciens de conserver intacts le souvenir de Larressore ou de Bel-loc ou d'Ustaritz avec le souvenir de ce qu'ils y ont reçu, et aux jeunes qui viendront, d'y trouver tout ce que nous-mêmes y avons puisé.

Je bois à l'avenir du Petit Séminaire, à son Supérieur et à son magnifique corps professoral et enfin à notre belle Association.

MONSIEUR PIERRE BAPSÈRES

La tradition, et vous savez combien cette notion a ici de la solidité, veut que chaque année à l'issue de cette réunion familiale une suite de joutes oratoires s'instaure entre les représentants des générations qui ont connu LARRESSORE, BELLOC, USTARITZ.

Après quelques précurseurs célèbres que j'aperçois ici, autour de moi, la tête blanche ou la crâne déplumé, cet honneur me tombe sur les reins; je dois très humblement avouer et mes incapacités oratoires et le complexe secret qui m'envahit à prendre la parole après les régals littéraires que vous avez connus. Je vais cependant essayer d'être pour vous l'interprète fidèle des générations qui connurent les grandes années de cette grande maison, je veux parler de ceux qui, entrés ici dans les années 30, devaient quitter le Petit Séminaire pour la grande tourmente de 39.

Cette génération a eu, en effet, le terrible privilège de connaître à leur apogée les grands éducateurs de cette période et le grand honneur, mêlé de curiosité, de voir démarrer les jeunes et talentueux professeurs qui règnent actuellement sur l'enseignement secondaire du diocèse.

Je parlerai donc beaucoup des premiers pour n'évoquer qu'épisodiquement les vertus ou les défauts des seconds, en laissant à mes jeunes camarades des générations montantes le soin de les typer et de les encadrer.

A cette époque donc, régnait sur USTARITZ une trilogie curieuse et redoutable: M. GARAT et ses deux chefs de sections: MM. VERGEZ et BISQUEY. En fait d'ailleurs cette trilogie était une Trinité qui suivait les conseils et les lumières d'un cénacle de choix, disons d'une cour céleste, où la place des Dominations était tenue par Monsieur le Chanoine PASSI-COT et le choeur des bienheureux Séraphins représenté par Monsieur AMESTOY.

Tous deux firent les grandes années de Bel-loc; ils devaient l'un et l'autre s'éteindre à quelques années d'intervalle et je n'ai, pour ma part, gardé de l'un et de l'autre qu'un souvenir assez estompé. Je revois cependant d'une manière très vivace la longue silhouette noire de Monsieur AMESTOY qui, durant les repas, suivait les allées de ce réfectoire, un sourire angélique aux lèvres et au cœur le souci maladif de voir nos jeunes estomacs satisfaits et rassasiés; il savait toujours avec discrétion et bonté calmer une faim démesurée ou une muqueuse délicate par la douceur d'un morceau de fromage aux dimensions professorales, ou l'onctuosité d'un bol de chocolat. Cette bonté rayonnante éclatait dans ce regard humide et voilé, au teint d'azur, et qui était sans doute, car les exégètes n'ont pu encore se mettre d'accord sur ce point, à l'origine du surnom curieux et exotique, que les générations se transmettaient.

De Monsieur PASSICOT, en tant que Professeur, je n'ai connu que le: deux premiers cours de physique, mais ces deux leçons suffirent très largement à caractériser le personnage. La stature d'abord avait quelque chose de pas comme les autres; massif, tout d'une pièce, aussi ferme qu'une colonne corinthienne, Monsieur PASSICOT marchait avec une légère gîte à tribord, c'est-à-dire qu'il penchait sur le côté un peu comme si son cerveau pesant mais ordonné l'entraînait par sa densité. Avec ça un faciès puissant, coloré à la MIRABEAU et un accent indéfinissable, qui tenait à la fois de la musique des quais de SAINT-JEAN DE LUZ et du parler précieux et maniéré du 16e arrondissement; une culture scientifique solide, des relations surabondantes, des liens étroits et familiers avec tous les milieux, Monsieur PASSICOT aurait à mon sens fait au 18e siècle un parfait encyclopédiste.

Mais laissez moi revenir à ces deux premières leçons de physique qui sont restées pour moi comme la quintessence de l'enseignement de Monsieur PASSICOT. Ces deux leçons devaient traiter du plan incliné et de l'étude de l'angle α de ce plan avec l'horizontale. Un plan incliné, c'est par définition simple à définir, à expliquer; il faut croire que nos cerveaux étaient particulièrement obtus ou «pantoufflards», car la première leçon comme la deuxième devaient ne rouler que sur des exemples précis de plan incliné; la première exemple fut la célèbre côte de BIDART et nous dûmes subir toutes les explications depuis l'origine de la construction, jusqu'aux passages des premières voitures à chevaux et des premières autos à pétrole; digression heureuse qui nous permit une incursion profonde dans l'industrie automobile, en passant par les premières courses, dont les vainqueurs étaient précisément les amis intimes de l'orateur. L'effet sur nos jeunes esprits fut assez brutal, d'autant que M. PASSICOT avait coutume de prendre le premier venu à témoin de ses dires, situation particulièrement cornélienne pour des enfants nés vingt ou trente ans après ces années mémorables.

Ces fortes personnalités n'empêchaient pas le triumvirat précédent de faire son métier et de le faire avec sagesse et vigueur. M. GARAT, en tant que Premier Consul, avait pris après le départ de Monseigneur MATHIEU une lourde succession. Peu enclin à la fantaisie, M. GARAT avait jugé bon de ramener USTARITZ sur la voie larressorienne étroite et ardue: plus de tenues sportives débraillées, plus de rugby, plus de séances théâtrales, plus de cinéma. Nous étions pratiquement retombés dans l'obscurantisme du moyen âge à cette période peu connue des paléontologistes de «l'homo larressorencis» située entre «l'homme de Cro-Magnon» et «l'homo Sapiens».

M. GARAT pouvait se situer dans la classe des fins limiers de l'époque. Doué d'un flair à toute épreuve, pourvu d'un appendice nasal bien développé, il n'avait pas son pareil pour dépister au pied des arbres les malheureux punis d'heures de coin; ceux-ci avaient beau prendre des attitudes très dégagées, paraître participer d'une manière active aux parties de billes ou de marelles organisées à proximité de l'arbre tuteur, avec la complicité des acteurs d'ailleurs, M. GARAT savait déjouer la manoeuvre,

et le supplice de l'interrogation commençait; de deux choses l'une, ou l'on vous tutoyait et dans ce cas c'est que l'ulcère stomacal du supérieur était au repos, la faute paraissait une peccadille, la punition imméritée et le puni était tout disposé à jouer les martyrs ou les incompris victimes de l'intolérance locale. Le vouvoiement hélas! survenait assez souvent soit physiologique pour la cause inverse de la précédente, soit solennel, et il fallait subir alors le sermon profond, coupé d'aspiration et d'expiration, au milieu du parfum tenace d'une haleine chargée en même temps de bon vieux tabac gris et de savon dentifrice. L'algarade, grâce à Dieu, n'allait jamais très loin, la bonté intense de M. GARAT reprenant le dessus; et comme le travail de reconnaissance botanique et arboricole ne manquait généralement pas, M. GARAT repartait vigoureusement sur le sentier des punis, commençant à brâbler en direction du suivant, un chef furieux ou de commisération.

M. GARAT était bon, d'une bonté empreinte d'énergie et de force, il possédait des recettes curatives assez étonnantes qui ne mettaient en défaut que l'astuce paramédicale de quelques uns qui n'hésitaient pas à aider la nature et à faire intervenir les forces de frottement et le théorème de la transformation du travail en chaleur pour faire atteindre aux thermomètres médicaux des hauteurs insoupçonnées et en tout état de cause très nettement supérieures aux conditions physiologiques normales de l'individu. Certains se sont vu ainsi vider rapidement de l'atmosphère douillette de l'infirmerie et du ronron maternel de la Soeur RICTRUDE.

En ces années fastes, la Section des Petits voyait régner un ensemble très homogène de Professeurs depuis l'abbé FOREL qui fit une apparition très courte suffisante cependant pour gagner un surnom tenace tiré de la lecture de l'Épître de la Toussaint et du défilé innombrable des Tribus d'Israël. En 6ème, ce fut une hécatombe mémorable puisque cette classe vit défiler successivement: MM. ARANART, LACABERATZ et SERVAL. M. ARANART avait découvert un procédé curieux mais efficace pour nous faire ingurgiter le Petitmangin.

Chaque matin, l'élève qui se sentait suffisamment fort pouvait attaquer le porteur de la croix d'honneur, en une joute amicale mais homérique où la mémoire tenait lieu de support; le porteur de la croix et son challenger devaient à tour de rôle réciter la même leçon, chacun relevant les fautes de l'autre à la fin du match le score était établi et le vainqueur se voyait récompensé par l'attribution de cette croix fatidique. Celle-ci en effet était douée de pouvoirs magiques; elle constituait en effet une espèce de carte de priorité comme celle que l'on confère actuellement aux mères de famille ou aux mutilés. De sorte que, muni de ce précieux talisman, vous pouviez, la mine fière et le gosier sec, vous placer en tête de ces interminables queues qui se formaient au retour des promenades devant l'unique robinet de la cour; indépendamment du plaisir de passer devant les autres, cela vous laissait quelquefois la possibilité de passer deux fois devant l'abreuvoir que surveillait d'un lorgnon vigilant, chapeau en bataille et makila au vent, M. VERGEZ.

Dans la classe du second cours français sévissait un ouragan. L'ouragan était personnifié par M. AGUER, curé haut en couleurs, à la stature impressionnante, aux yeux exorbités, sentant fort la pipe et le caporal. M. AGUER faisait rentrer les mathématiques de la voix et du geste, un peu comme les paysans de chez nous mènent les attelages. Et je revois encore, devant le tableau noir la figure apeurée de l'élève torturant ses méninges pour répondre aux questions posées, et devant lui, le dominant de sa haute taille, le foudroyant d'un regard furieux, M. AGUER tonitruant d'une voix de stentor «Répondez ou je vous fais passer à travers le tableau». Nous n'avons jamais su d'ailleurs comme il s'y prendrait, s'il saisisait la planche de bois pour la fracasser sur la tête de l'ignorant, si au contraire il projetterait celui-ci à travers le tableau comme un projectile. En effet, l'idée seule d'un pareil exploit sportif donnait des ailes aux cellules grises

et la réponse jaillissait, tandis qu'un sourire narquois et satisfait s'ébauchoit sur les lèvres du Professeur: sa méthode avait du bon.

La quatrième, était la classe pivot de la section des Petits. C'était la classe des premiers pantalons longs, des premières barbes du samedi soir et des matins de congés, c'était le vrai démarrage des humanités, mais c'était aussi M. LASSALLE.

M. LASSALLE faisait corps avec sa quatrième, il en était le noyau, le centre actif, la chaudière; une chaudière puissante et remplie, débordante de vitalité et de calories. C'était avec lui les premiers pas sérieux dans l'enseignement du Grec, de ce grec délicat et difficile qui allait des premières pages de la chrestomathie, aux fameux verbes irréguliers. En avons-nous ingurgité de ceux-là à l'endroit, à l'envers, de haut en bas, de bas en haut, de sorte qu'à la fin de l'année, le petit opuscule était devenu un espèce de torchon sale et déshiré, couvert de sueurs et d'angoisse; mais heureusement nous les possédions presque aussi bien que la table de multiplication, beaucoup mieux que les psaumes des vêpres du dimanche.

Et puis il y avait les sermons, les fameux sermons de M. LASSALLE, des sermons journaliers; oh! non pas des homélies bien construites, bien charpentées, mais plutôt des causeries, sur le ton familier ou exalté, qui prenaient pour thème la lecture quotidienne de la page d'Évangile. L'imagination de M. LASSALLE était sur ce point étonnante et le moindre épisode de la vie du Christ, la plus simple des paraboles servaient de source à un torrent de conseils, d'imprécations, de menaces où les verbes irréguliers grecs tenaient une place de choix. Nous avions l'impression que notre entrée au Paradis était liée à une sorte d'examen de passage, un espèce de baccalauréat fatidique où le programme de quatrième constituait les matières de base.

Malheur à l'imprudent qui aurait souri ou pris un air dubitatif; la condamnation pleuvait dur: «j'en ai connu des esprits forts»... et cette simple phrase jetait les auditeurs dans un abîme de perplexité et de suppositions inquiètes.

Et puis M. LASSALLE avait eu une diabolique invention: la narration de reproduction. Ne voyez dans ce terme barbare, dans ce pléonisme curieux, ni une maladie grave, ni un type particulier de punition, ni un exercice yoga. L'opération avait lieu tous les mercredis. Dès le début de la classe du matin, le Professeur de ce ton inimitable, où les dentelles et les sifflantes se bouscuaient sur une dentition un peu de guingois, lisait rapidement une page d'un auteur célèbre, c'était en général du DAUDET; le ton de la lecture dépendait étroitement de l'humeur du moment. Ce pouvait être un moment délicieux, où M. LASSALLE devenait un Monsieur SEGUIN souriant, ou le curé gourmand des Trois Messes Basses; c'était quelquefois aussi, lu sur le ton pathétique dans la bousculade des regards furieux, les yeux globuleux jetant de temps à autre des feux singuliers, destinés à terrasser l'inattention d'un bavard ou l'air sarcastique d'un des esprits forts de la classe. Après cette première lecture et une autre qui précédait la fameuse récréation de 10 h, les malheureux élèves devaient essayer de reproduire tant bien que mal, les lignes entendues. Remarquez bien, l'organisation était au point; on procédait par équipe ou commandos, et la courte pause du milieu de la matinée servait à retrouver dans la hâte et en commun de mémoire les quelques phrases précédemment entendues; j'avoue bien humblement que la mémoire jouait à certains des tours mémorables, et quelques pages de l'auteur provençal revues et malaxées prenaient des aspects de romans à quatre sous ou de feuilleton de bas étage.

En troisième, en cet an de grâce, régnait l'étonnant M. LAFITTE; je vous ferai grâce des histoires rocambolesques qui régnaient sur son compte, sur ses racines plutôt douteuses quant à ses origines basques ou sur la façon originale et expéditive qu'il aurait adoptée pour corriger les copies.

Je n'ai de cette classe que deux souvenirs précis: les cours d'histoire locale où la fameuse guerre des «chabel churri» et «Chabel gorri» me valut un accès d'histoire basque et la façon délicieuse dont M. LAFITTE nous faisait avaler la littérature classique.

Plutôt, en effet, que d'ingurgiter de mémoire d'une manière insipide et indigeste les tragédies de CORNEILLE ou les comédies de MOLIERE, M. LAFITTE déjà saisi par le démon du théâtre, nous les faisait jouer, nous les faisait interpréter; oh! très simplement, sans costumes, sans décor, sagement assis à nos tables respectives, le livre ouvert sous les yeux; la seule chose que M. LAFITTE exigeait, était de jouer le personnage, de se mettre dans sa peau, exactement comme un Sociétaire de la Comédie Française. Le choix des acteurs était laborieux; la troisième est une classe où l'on mue, où les voix se ressentent encore de l'âge du biberon, mais prennent de la profondeur, de l'ampleur. Les rôles de demoiselle étaient en général tenus par les voix angéliques de Pierre DASSANCE ou d'Edouard LEPINE qui n'auraient pas dépareillé à la Chapelle Sixtine. Pierre DECHA, ce cher ami qui nous a été si brutalement enlevé, et moi-même, tenions les rôles des pères nobles et autres «Gorgibus». Inutile de vous dire que ce système donnait d'excellents résultats et que si la lettre de ces pièces en traitait péniblement, l'esprit en était immédiatement précisé.

M. BISQUEY accueillit notre classe royalement installé derrière le petit bureau de la classe de seconde. Je me suis toujours demandé pourquoi M. BISQUEY avait conservé ce maigre banc d'auberge comme chaire, alors que cette année là, la saine gestion de M. PASTOR avait permis de doter chaque classe d'une somptueuse et grandiose «cathedra». Cette chaire faisait corps avec M. BISQUEY, on avait l'impression qu'il l'amenait avec lui, qu'elle ne faisait qu'un avec son majestueux personnage, et puis il avait une façon de la saisir dans les moments d'humeur, de la secouer, de la faire gémir, de la plier; pour moi c'était un accessoire indispensable au personnage, comme la crosse à un évêque. Il y avait aussi une autre raison: c'est qu'il fallait, pour grimper dans les chaires pastorales l'agilité d'un VERGEZ ou la légèreté d'un CANTON, et l'on voyait mal comment la pesante masse de M. BISQUEY pourrait escalader ces cimes inquiétantes.

La classe de seconde représentait l'antichambre de la rhétorique et comme tel nous laissait respirer les premières effluves des parfums humanitaires et de la douceur «cantoniennne». M. BISQUEY en était l'assise, le fondement, la base, M. CANTON en était le faite aérien, le toit, le couronnement. Le physique d'ailleurs de l'un et de l'autre se prêtait à cette allégorie un peu scabreuse, mais il fallait passer sous le rouleau compresseur de M. BISQUEY avant d'être formé, sculpté par les mains d'artiste de M. CANTON. En seconde, sous la pression des programmes et de la saine vigueur du titulaire de la classe, l'inutile partait, le jus malodorant et pourrissable; il ne restait que l'âme, l'esprit, le métal pur, que prenaient en mains les professeurs de rhétorique.

Sous le sourire narquois et ironique de M. BISQUEY les devoirs de français fondaient comme neige au soleil; il en restait un squelette vide, un torchon sale et dépenaillé. Dans les mains rondellettes et puissantes du professeur, les paquets de copie passaient un sale quart d'heure. On aurait dit RIGOULOT dans son numéro de mise en pièces des annuaires téléphoniques. M. BISQUEY avait d'ailleurs un style à lui: quand le paquet de copies laborieusement composées, lui tombait sous la main et que la matière lui paraissait par trop pénible, il avait coutume de transpercer l'épais amoncellement de feuilles à l'aide d'un crayon aigu comme une épée de matador; à lui seul ce percement représentait un exploit et je me suis toujours demandé comme notre brave professeur s'y prenait; il avait un secret qu'il aura emporté dans sa tombe! Et alors, l'exploit accompli, le sourire béat, accroché à sa chaire comme à la dunette d'un navire, M. BISQUEY faisait tourner doucement, comme un cerf volant le paquet inutile et encombrant; cet exercice s'accompagnait de commentaires judicieux,

sans répliques, dits sur le ton de la gouaille, avec cet accent inimitable, qui tenait à la fois du dialecte basque et de l'idiome du Massif Central, tandis que les lorgnons accrochés à un visage massif et altier branlotaient doucement devant un regard empreint d'ironie et de sarcasme. «Tout ça, disait-il, vaut moins que rien, c'est bon à jeter à la poubelle». Heureusement les classes à l'époque ne disposaient pas de poubelles et nous n'avons jamais su si ces copies finissaient tristement dans cette caisse lamentable, ou si au contraire, comme je suis porté à le croire, M. BISQUEY les conservaient pieusement, comme le témoignage de ses années de labeur au Petit Séminaire.

La classe de rhétorique était, comme vous le savez tous, la classe du feu d'artifice: c'était l'antichambre du baccalauréat et comme telle une année de travail soutenu et intensif. Que peut-on dire de M. le Chanoine CANTON! De ses vertus, de sa fougue professorale, de sa science, de sa culture, de ses émotions, de son fanatisme, de sa douceur, de ses colères. M. CANTON à lui seul était un monde, un astre, une nébuleuse, faits de myriades d'étoiles, de multitudes d'éclats. Un faciès tourmenté, creusé par les veilles et le souci, mais qui au moment des joies savait resplendir et illuminer l'entourage. Il vivait sa classe, il vivait ses humanités, avec une fougue, une ardeur incomparable, travaillant comme un forcené, cherchant à pénétrer nos cerveaux incultes, à y laisser l'empreinte de cet esprit classique qui le ravissait. Il lui fallait le mot juste, l'expression choisie et raffinée, la traduction précise mais élégante. Les auteurs, qu'ils fussent français, latins ou grecs n'avaient aucun secret pour lui; il vivait de leur vie, dans leur ambiance et avec lui les pages rébarbatives de CICERON ou DEMOSTHENE prenaient de la vie, s'accrochaient à vous. C'était un sculpteur qui s'attaquait bravement au travail. Je le revois encore, barrette de guingois sur un crâne dantesque, pélerine accrochée à ses maigres épaules comme un drap de lit à un balcon, le corps étiré de temps en temps dans un coup de rein rageur et puissant, la main raide chassant d'un geste saccadé un tic inexistant, le visage illuminé et radieux, quand au bout d'une proposition harmonieusement balancée, la traduction solide, heureuse, jaillissait des lèvres de l'étudiant.

Mais M. CANTON avait un vice et un vice rédhibitoire: c'était un amoureux forcené et démesuré du 17^{ème} siècle. Pour lui la littérature française avait atteint dans ces années là son sommet; le reste n'était que brouille, exceptée la courte période de Paul VALERY qu'il avait compté parmi ses amis.

Cet amour passionné conduisait d'ailleurs son imagination fertile à nous proposer des sujets de dissertations assez curieux. Il adorait le style épistolaire et nombre de devoirs imposés concernaient des lettres écrites entre grands hommes. Vous voyez d'ici ce que cela pouvait donner, quand devant nous transformer en CORNEILLE ou RACINE, il nous fallait adresser à MM. BOSSUET ou FENELON, une épître classique sur la dernière pièce donnée au Théâtre de Bourgogne.

Un beau jour, la classe en eut assez de jouer aux écrivains publics et de faire de la classe de rhétorique la Recette Postale auxiliaire d'USTARITZ et l'on décida en commun d'une manifestation toute platonique, mais sur laquelle nous comptions pour déclencher chez le bon professeur une de ces colères majuscules dont il avait le secret. Le sujet tournait autour d'une épître de CORNEILLE à l'éminent BOSSUET sur la mort d'un grand de l'époque; il fallait à la fois retrouver le style de notre poète rouennais et trouver les images redondantes, les périodes qui feraient vibrer notre éminent évêque. On décida donc d'écrire le pensum dans les formes, en y mettant du sien mais de l'envoyer au correcteur avec une adresse postale ainsi rédigée: «M. BOSSUET, avenue de la Gare aux bons soins de M. le Chanoine CANTON!». Ceci se passait le dimanche soir; la levée eut lieu après l'étude, avant ces homélies du soir à la chapelle qui tenaient lieu pour nous de spectacle dominical. Vous devinez la suite: le commission-

naire faillit s'en étrangler d'indignation, fit appel aux feux de l'enfer et à la vengeance céleste; le métier de facteur parut cependant suffisant à M. CANTON car depuis cette date le style changea et les sujets aussi.

Si M. CANTON essayait de nous inculquer la culture littéraire, la culture scientifique était, elle, aux mains de deux grands seigneurs: MM. VERGEZ et PASTOR. Ce dernier enseignait les sciences physico-chimiques; je lui dois personnellement beaucoup, comme tous ceux d'ailleurs de ma génération, car il nous fit profiter d'un enseignement d'une prodigieuse clarté, apportant à ses leçons et à ses expériences une fougue et une activité débordantes. Une maxime revenait sans cesse dans ses cours: «pour savoir la chimie il faut l'avoir oubliée sept fois». Je ne sais où M. PASTOR était allé chercher ce chiffre sept, peut-être réminiscence des Muses, des Grâces ou des Merveilles du monde. Il n'empêche que cet axiome est fort véridique et il m'est arrivé de le servir, sans vergogne, à beaucoup de mes élèves, en ajoutant d'ailleurs pour lui donner du poids: «c'est un de mes vieux professeurs qui disait cela autrefois». Je m'excuse, M. PASTOR de vous avoir ainsi classé parmi les antiquités, quand je sais avec quelle vigueur et quelle réussite vous continuez à servir ici. N'y voyez surtout pas du mépris ou de la condescendance, mais au contraire le souvenir ému et reconnaissant que je garde de l'enseignement précieux que vous nous avez donné: vous me permettrez simplement de rappeler un souvenir qui m'est toujours resté: il s'agissait d'une leçon sur l'eau H₂O. Avec clarté et méthode, M. PASTOR avait expliqué son mode de formation, ses propriétés chimiques et défini ses constantes. Il y avait dans cette leçon une difficulté majeure sur laquelle nous basculions; c'était la couleur de ce composé. Vous nous aviez expliqué avec mesure et méthode que par définition l'eau était un milieu idéalement transparent et incolore. C'est cette qualité qu'il était difficile de retenir et j'entends encore les rugissements qui déferlèrent dans le somptueux couloir de cet étage, lorsque l'un de nous vous déclara angéliquement, à l'examen trimestriel, que l'eau était blanche.

Parler de M. VERGEZ, c'est vouloir parler à la fois de LARRESSORE, de BELLOC et d'USTARITZ. Si M. BISQUEY faisait corps avec sa chaire, M. VERGEZ était à lui seul le Petit Séminaire. Il avait le redoutable honneur de nous enseigner les mathématiques, ou plus exactement la mathématique «Vergézienne», une mathématique à lui, claire, solide, équilibrée, immuable simple, à la portée de tous, une mathématique que l'on aurait pu, comme les langues actuelles, apprendre en dormant.

Le premier travail de M. VERGEZ avait consisté d'abord à revoir entièrement la géométrie euclidienne; celle-ci fut triturée, disséquée, chambardée et devint une mathématique à épisodes, chaque épisode faisant l'objet d'un petit fascicule, écrit de la main même du professeur, ronéotypé par ses soins et relié même de ses doigts vigilants. Ces fascicules constituaient la base de son enseignement, un enseignement particulièrement éclectique et moderne, puisque déjà M. VERGEZ faisait appel aux méthodes audiovisuelles. Pour ce qui est de l'oreille, le langage était fleuri, solide, de bon aloi, avec juste ce qu'il faut de sûreté, de clarté, le tout émaillé d'anecdotes, de traits d'esprit qui faisaient la joie des auditeurs et que les générations se transmettaient religieusement. Quelquefois évidemment ces coups d'esprit faisait long feu, l'un des élèves coupant tous les effets par un rire homérique qui précédait la plaisanterie. M. VERGEZ heureusement avait la répartie habile et savait facilement ramener les rieurs de son côté. Il était surtout fascinant au tableau noir, dans ces démonstrations bien charpentées, exactes, rigoureuses, devant des figures tirées de main de maître, sans le secours de la règle ou du compas.

Mais c'est dans la géométrie dans l'espace que M. VERGEZ faisait des miracles. Pour ces leçons, il avait des préparatifs de montreur de foire et des gestes de prestidigitateur, sortant des épuisables poches de sa soutane: fils de fer, pelote de ficelle, bouts de chambre à air. La leçon sur les angles dièdres était son chef d'oeuvre, car il s'aidait pour cela d'un légume

très en honneur au Petit Séminaire, d'une pomme de terre. Il la sortait entière de sa poche et sous ses doigts agiles et rapides, cette patate s'ouvrait ou se divisait en fragments géométriques, mettant à nu l'architecture intime de ces angles barbares, puis ensuite se reconstituait lentement sous les yeux éberlués de l'auditoire, pour réapparaître quelques temps après, pour une nouvelle démonstration aussi étincelante.

Si un jour le Petit Séminaire constituait un musée du souvenir, il faudrait y exposer, en bonne place ces ustensiles généreux et émouvants, image fidèle du dévouement inlassable, de la conscience professionnelle de M. VERGEZ. Je le revois encore, accroché comme un isard sur un rocher à cette chaire massive de rhétorique, qu'il franchissait d'un saut, pour bondir au tableau ou dans l'autre sens pour réveiller l'attention de quelque paresseux, ramenant continuellement derrière son raisonnement précis, les esprits fatigués ou indolents, apportant à son métier un amour démesuré, une passion ardente. Il était intraitable pour les leçons dont il imposait à chaque cours une récitation écrite, car il ne manquait pas de rappeler à tout instant qu'une bonne question de cours au baccalauréat faisait un bon tiers de la note finale et permettait parfois des repêchages heureux.

Mais M. VERGEZ était aussi le gardien fidèle de la tradition, de cette tradition larressorienne dans laquelle il avait été élevé comme Eliacin dans son temple. Et c'est par réaction contre cette tradition qu'une espèce de crise de «yé-yétisme» saisit la Section des Grands en 1937. M. VERGEZ devint un peu l'homme à abattre. La crise se déclencha un soir de réunion de conseil des Professeurs de la section des Grands. Le surveillant d'étude assistait évidemment à ce conseil et depuis toujours c'était M. VERGEZ qui assurait l'intérim de surveillance à l'étude du soir. Quelques jours avant cette soirée mémorable, des conciliabules discrets se tinrent un peu partout, des messages personnels circulèrent secrètement; la consigne était, qu'à une heure précise, à un signal donné, on servirait à M. VERGEZ un concert harmonieux de râlements de pieds, d'éternuements, et autres onomatopées tirées de l'imagination débridée des élèves: ceux-ci avaient sur ce point complète liberté de manoeuvre.

Ce qui fut dit fut fait; M. VERGEZ selon la coutume, déambulait lentement dans le couloir central de la salle, ses indescriptibles lunettes perchées en équilibre sur son front de matheux. Il lisait, ou du moins faisait semblant, car son vieil instinct de professeur lui indiquait que l'orage était dans l'air. Et le vacarme commença, d'abord murmure printanier, puis crescendo, comme une symphonie de Beethoven. Le visage de M. VERGEZ devint de cire, ses lunettes reprirent brutalement leur position de vision lointaine, le faciès se crispa; mais nulle réaction. Le retour intempestif du titulaire du poste, un athlète aux traits glabres et à la mine éloquente, je veux parler de M. HARRINORDOQUY ramena le silence. M. VERGEZ reprit sa mesure redevint lui-même et d'une voix glaciale, avant de nous quitter, lâcha ces simples mots: «Messieurs, je vous remercie».

Mes chers Amis, j'arrive enfin au bout de ce toast un peu long, et je m'en excuse auprès de ceux que ces souvenirs peuvent laisser indifférents. Il y a quelques années, beaucoup de ceux que nous avons évoqués ce soir étaient ici à savourer ces délicieux moments de retrouvailles, à revivre dans cette ambiance de réunion d'anciens un peu de leur jeunesse ou de leur enfance. Vous me permettrez très simplement de dire à tous ces professeurs qui continuent l'oeuvre des GARAT, des CANTON, des PASSICOT, des LASSALLE, des VERGEZ tout le respectueux attachement que nous leur portons, aux moins jeunes pour tout le bien qu'ils nous ont fait, pour toute l'éducation qu'ils nous ont donnée, aux plus jeunes pour tout le travail qu'ils poursuivent dans ces murs et pour les générations qu'ils sont en train de former un peu à notre image. L'éducation est chose délicate et parfois douloureuse: la pâte ne devient pain qu'après son passage dans le

feu, à la chaleur du four du boulanger; le métal ne devient précieux qu'après sa purification dans le creuset brûlant du métallurgiste; le creuset est ici dans cette maison les artisans, les maîtres d'oeuvre c'est vous tous, anciens et vénérés professeurs et aussi vous tous les jeunes maîtres qui vivez grâce à Dieu dans l'exemple fidèle et l'ambiance de ceux qui vous ont précédés dans cette rude voie de l'éducation.

Je lève mon verre à la prospérité du Petit Séminaire, de tous ses anciens et de toutes les jeunes et futures générations qui auront la chance de passer comme nous, dans cette grande et sympathique maison.



"Demain... non! tout de suite, je règle ma cotisation (3 F) au C. C. P. Bordeaux 3105 - 34".

"Je suis en règle! j'ai payé ma cotisation (3 F)"
(Extrait des "Plus belles Paroles", d'Unancien).

ENSEIGNEMENT LIBRE

ENSEIGNEMENT DE LA LIBERTE?

L'article que l'an dernier nous avons intitulé «Problèmes» a suscité quelques réactions y compris de chanoines qui avaient été pourtant priés de s'éloigner parce que trop sages... Mais le sont-ils vraiment? Si la sagesse est cette sorte de quiétude molle qui n'est qu'un manque de vigueur, les chanoines ne sont pas sages, du moins pas celui qui a écrit ces mots: «L'école chrétienne se propose de joindre, dans un même mouvement, instruction scientifique et éducation chrétienne, tressant, brin à brin, ce que Péguy nomme le naturel et le surnaturel. L'école chrétienne vit sous le signe de l'Evangile et ses éducateurs trahiraient-ils l'Evangile que l'Evangile parlerait plus haut qu'eux tous, pour proclamer le prix de la vérité, la noblesse de la charité et faire que la liberté de l'enseignement devienne un enseignement de la liberté». Il est vrai qu'Etienne Salaberry n'a peut-être de chanoine que le camail (et encore!... je me suis laissé dire qu'il le troquait volontiers contre une casaque de cavalier), il est davantage chasseur d'idées et il lui arrive de soulever de beaux lièvres. Je suis aussi chasseur d'idées et suis resté en arrêt devant cette petite phrase: «faire que la liberté d'enseignement devienne un enseignement de la liberté». Je ne suis pas passé outre... mais j'ai voulu écrire quelques pages là-dessus... Ce ne sera après tout qu'une dissertation de plus que mon professeur de philo m'aura fait faire. Mais cette fois-ci je ferme le manuel de Lemasson et j'ouvre ce livre autrement plus passionnant qui s'appelle «la vie au Petit Séminaire d'Ustaritz». Tant pis si cela tourne à l'examen de conscience: ce sera votre faute, Monsieur le Chanoine, vous n'aviez qu'à ne pas écrire dans le même article: «L'enseignement libre ne se ménage pas les examens de conscience. Il ne répugne pas à l'auto-critique. Avant l'ouverture du Concile, il était en état de concile.»

L'ECOLE DE LA LOI

C'est effectivement à une sorte d'examen de conscience que je me suis livré, en 1965, on dirait plutôt révision de vie.

L'enseignement de la liberté... je me revois, à la fin de certaines journées où il a fallu sévir plus que de coutume, déambulant au dortoir au milieu de dormeurs à peine éclairés par la veilleuse: alors que l'on voudrait être des pères pour tous ces garçons on passe pour des matamores; les choses (ou nos caractères ou nos institutions...) sont faites de telle manière qu'il a fallu rappeler à l'ordre, sanctionner à cause du silence à garder, du travail à assurer, d'un horaire à respecter, d'une vie spirituelle même à alimenter... Bref, il y a un tas de lois, de bornes et de lignes jaunes, autant d'occasions de conflit qui rendent l'atmosphère un peu lourde.

L'enseignement de la liberté... mi-récitant le chapelet, mi-rêvant je passe devant le lit de Pierre l'opposant systématique qu'il a fallu mettre au pas, le lit de Paul qui ne sait que suivre ses camarades et qui a été secoué, de Jacques que j'ai durement puni et qui ne m'a pardonné, Jean l'impertinent avec qui je me suis accroché, Thomas le contrebandier que j'ai pisté et que je n'ai pas encore «attrapé». Je voudrais leur crier que tout cela est pour leur bien. En fait de cris, des éclats de voix me rappellent que tout le monde n'est pas au lit: sont-ce les servants de table qui prolongent au W. C. une conversation qu'ils n'ont pas pu terminer pendant le souper (ils sont pourtant montés avec 5 minutes de retard!) ou bien sont-ce encore les philos qui n'ont pas compris qu'à

l'extinction des feux, il faut qu'ils soient dans leurs chambres? Il faut donc rappeler à l'ordre, une fois de plus: «Allez, vas-y, tu feras de beaux discours sur la liberté des enfants de Dieu, tu diras dans ton cours d'Instruction religieuse que le Christ nous a libérés de la Loi, de toute loi, que le chrétien ne doit connaître que la loi d'Amour mais en attendant, va imposer la loi de contrainte».

ECOLE DE REDRESSEMENT

Ecole de libération? Mais toutes les maisons de «curés» ne passent-elles pas dans une certaine opinion pour des écoles de redressement? Beaucoup identifient le curé au gendarme, il pourrait paraître assez normal de voir leurs écoles prises pour des pénitenciers.

Ustaritz n'échappe pas à cette renommée.

Nous rions quand Mr Lafitte raconte l'histoire (?) de ces parents qui amenaient à Lota leur enfant inadapte caractériel; ils se trompèrent de maison, le confièrent au Petit Séminaire et ne comprirent leur méprise qu'au bout de plusieurs années, lorsque leur fils leur revint muni du baccalauréat.

Nous rions beaucoup moins lorsque de méchantes langues nous disent qu'il y a quelques années une éminente personnalité du pays conseillait à ses amis de mettre à Ustaritz les enfants dont ils n'arrivaient pas à bout.

Ceci pourrait d'ailleurs n'être qu'un label de qualité: une maison spécialisée dans le redressement des sentiers tortueux serait dans une ligne tout à fait évangélique. Faire naître une personne à la liberté, quelle oeuvre passionnante! Et l'usage du forceps signifie habituellement que la tâche est laborieuse, la réussite plus méritoire et non pas que l'on veuille massacrer le nouveau-né!

DIALECTIQUE DU MAITRE ET DE L'ESCLAVE

Mais nous avons bien parfois l'impression de faire du massacre. La position de l'éducateur est tellement délicate: il est le maître, «celui qui sait» non seulement le vrai mais aussi le bien. Que de tentations le guettent, qui toutes peuvent revêtir les couleurs des plus hautes qualités! Le dogmatisme caricature du service de la vérité, le moralisme qui simule la recherche du bien, le pharisaïsme qui se donne les apparences de la vertu. Quel professeur n'a pas un jour mené au lieu de guider, dicté au lieu d'éclairer, contraint au lieu d'aider, trompé au lieu d'édifier? Le ciseau à tailler mutile parfois la pierre.

Qu'est l'élève face au maître? Le latin ne désignait-il pas par «puer» à la fois l'enfant et l'esclave? N'est-il pas l'obligé par excellence: obligé de se lever, obligé de se coucher, obligé d'étudier, obligé de se taire, etc., etc. La chose obligatoire devient insupportable et par une tentation symétrique à celle du maître, l'esclave rejette en bloc tout ce qui vient de lui le bon comme le mauvais, le vrai comme le faux. Dès qu'il le peut, il échappe au maître, il l'écrase même, disons plus simplement qu'il lui rend la vie impossible.

Il est assez piquant d'ailleurs de constater qu'à notre époque ce ne sont pas les esclaves, je veux dire les élèves qui manquent mais bien les maîtres. N'est-ce pas que les maîtres passent pour des esclaves? Il n'est qu'à voir le peu d'enthousiasme que suscite la vocation d'éducateur tant dans le clergé que parmi les laïcs. La dialectique hégélienne du maître et de l'esclave serait-elle parvenue à l'antithèse où l'esclave passé maître écrase le maître tombé en esclavage?

LA LUTTE DES CLASSES

Bien entendu c'est entrer trop loin dans les perspectives de Hegel. Je me suis laissé prendre par le jeu des rapprochements. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de vrai? L'esprit collégien est-il autre chose que l'esprit du «puer» enfant-esclave? Légèreté qui caractérise l'irresponsabilité, fronderie qui manifeste la contrainte, l'hostilité qui marque l'antagonisme. Avec en plus pour tout compliquer, l'instabilité propre de l'adolescent. Un récent courrier de professeurs de Petits Séminaires signalait dans les collèges une «lutte des classes»; il ne s'agissait pas de l'affrontement des philosophes avec les premières, mais des élèves avec les professeurs. Que de malentendus ne doivent leur origine qu'à l'existence de deux monades sans porte ni fenêtre qui, contrairement à celles de Leibniz ne correspondent guère entre elles. Situation paradoxale de milieux faits pour le bien de l'enfant, de l'adolescent ou du jeune et qui, avec les meilleures intentions, aboutit à un résultat opposé. Situation plus paradoxale encore de messagers de la liberté (l'Évangile n'est-ce pas aussi cela?) qui passent pour des instruments de contrainte. Situation aussi douloureuse pour les professeurs que pour les élèves: si plusieurs anciens ont gardé des souvenirs plutôt mauvais de leur collège, celui qu'ils y ont laissé n'est pas habituellement des meilleurs. Faut-il renvoyer les plaignants dos à dos?

«PUERI REGUNTUR»

Ne dramatisons pas. La contrainte n'est pas d'aujourd'hui, elle n'est pas le privilège de l'enseignement libre. Il m'arrive d'agrémenter les quelques coups de pied que je peux distribuer par-ci par-là du proverbe latin «Pueri sicut naves a tergo reguntur» que je leur traduis tout de suite (nos élèves savent si peu le latin!): les enfants comme les navires sont dirigés par le derrière. Les anglais, ces maîtres de l'empirisme, trouvaient que la méthode du «gros bâton» avait du bon. Et si depuis Jean-Jacques, on fait plus de sentiment, la contrainte demeure quand-même; mais on l'a mise devant, comme la carotte pour l'âne, sous forme d'examen: «Pueri sicut asini a fronte reguntur». Mais c'est toujours «reguntur», verbe éminemment passif. Ceux qui penseraient que l'examen (ou la moyenne des compositions) ne constitue pas une contrainte au travail n'auraient qu'à jeter un coup d'œil dans n'importe quelle classe de première avant et après la dernière composition comptant pour le passage en classe terminale. Avant, on étudie; après, on passe le temps. Regardez dans n'importe quelle école primaire avant et après le certificat d'études.

Nos élèves de 4e se retrouvent dans «les malheurs d'un collégien» de Charles Sorel qui écrivait au 17^e siècle; et ceux d'espagnol fraternisent avec Azorin d'un siècle pourtant leur aîné dans les épreuves de l'internat.

A une époque où je rêvais d'un dortoir libre de toute discipline imposée, on me parla d'un collège d'Etat du voisinage où on avait été obligé à faire faire une marche nocturne, dans le style caserne le plus pur, à des garçons trop laissés à eux-mêmes. Ce soir-là j'ai bien apprécié la douce discipline de mon dortoir.

Quant à ce qui est des professeurs, chacun sait, que dans l'antiquité, les pédagogues étaient des esclaves...

...«Rien de nouveau sous le soleil» dirait l'Écclésiaste désabusé.

Il faut avouer qu'avec ce principe on peut justifier tous les immobilismes, se donner tous les satisfecit désirables et passer à côté des solutions actuelles aux problèmes éternels. Il est possible que «cela a toujours été comme cela», il est possible que l'École publique ne soit pas plus «École libératrice» que l'École libre. L'École chrétienne, en vertu même des valeurs évangéliques qu'elle proclame servir, se doit d'être école de libération. Mr. Salaberry a raison: «Les éducateurs trahiraient-ils l'Évangile que l'Évangile parlerait plus haut qu'eux tous».

Que faire pour ne pas trahir?

LES LIBERTÉS

Faut-il augmenter les libertés?

Quelqu'un qui viendrait au Petit Séminaire après une dizaine d'années d'absence n'en croirait plus ses yeux. Ustaritz n'est plus Ustaritz. «Ils» ont beaucoup plus de libertés que «nous». Il serait fastidieux de les énumérer depuis la sortie du dimanche en passe de devenir celle du samedi jusqu'à la der des der: l'autorisation qu'ont les philos et les premières de griller leur cigarette ailleurs que là où vous le faisiez. Un signe caractéristique de cette évolution: Mr le Supérieur ne lit plus ce vieux Règlement de Larressore qui occupait les lectures spirituelles du premier trimestre. A quoi bon? Tous les articles ou presque seraient à réviser. Et pourquoi les réviser? Les us et coutumes sont tellement changeants que le nouveau Mr Maysonnave (le 1^{er}, comme chacun le sait, rédigea le Règlement de Larressore il y a une centaine d'années) y perdrait même les règles de son latin.

Il y a des libertés. Y a-t-il plus de liberté? Certainement pas, simplement la frontière a été déplacée, elle ne passe plus par les mêmes bornes. Mais le recul des bornes frontière n'a jamais supprimé le phénomène de la contrebande; que certains produits soient dédouanés fait changer l'objet de la contrebande, mais pas le fait.

Il doit y avoir autant d'élèves qui se sentent brimés en 1965 qu'en 1945 ou 1925, autant de «rouspéteurs» et de «resquilleurs». Il manque toujours quelque liberté, et les libertés que l'on a, ont toujours quelque limite: «Ah! si l'on sortait tous les samedis, ou si l'on pouvait parler au dortoir ou si... ou si... alors on se sentirait libre.» Mais la liberté est comme l'horizon, on pense l'atteindre à la prochaine colline et elle se dérobe toujours sur la colline suivante... Tantale déjà a connu le supplice de ceux qui s'imaginent que pour être, il suffit de prendre et non pas de réaliser.

Nous savons parfaitement que la liberté n'est pas dans les libertés que l'on prend ou que l'on cède parce qu'on ne peut pas faire autrement pour limiter les dégâts comme on fait la part du feu: «ce ne serait pas éduquer la liberté des jeunes, écrit Mr Lhospital supérieur du P. S. de Lyon que de les abandonner totalement à eux-mêmes, même en leur prodiguant les conseils et les encouragements. La nature humaine étant ce qu'elle est, le climat de laisser-aller qui en résulterait serait dissolvant de toute énergie et donc destructeur de la vraie liberté». Une liberté peut être un esclavage de plus pour quelqu'un qui est incapable de se contrôler.

Il ne s'agit donc pas d'abandonner du terrain pour tenir ferme sur la ligne de repli, d'octroyer des libertés pour contraindre davantage sur ce qui est maintenu. «Cette solution, écrit le même auteur, est assez efficace pour limiter les dégâts; elle est idéale pour simplifier la tâche du professeur ou du surveillant, mais il faut reconnaître qu'elle n'a pas grande valeur éducative puisqu'elle ne met en jeu que la coercition pure ou le libéralisme intégral. C'est vraiment le cas limite inférieur, la solution facile.»

LA LIBERTÉ ET LES LIBERTÉS

L'octroi des libertés ne libère pas. Cela ne veut pas dire qu'il faille les supprimer. La solution serait catastrophique. Il en est de l'évolution des libertés comme de l'évolution des conditions de vie ou des habitudes: ne pas les accepter serait un anachronisme. A l'époque des fiacres, il était normal que l'on ne sorte que pour des congés prolongés. Ce temps n'est plus, il faut en tirer les conclusions. Hier, j'ai confisqué un transistor: actuellement son introduction n'est pas permise mais il est possible que demain le transistor ait sa place. Il serait tout à fait anormal qu'en 1965 l'éducation ne fasse aucune place à la radio, au cinéma, à la télévision, au disque. Nous avons à faire à des garçons d'aujourd'hui; ne pas en

tenir compte serait aller au devant d'inutiles difficultés où ni l'autorité ni la liberté n'aurait rien à gagner.

Il ne s'agit pas de tout lâcher. Il ne s'agit pas de lâcher chichement. Il ne s'agit pas de lâcher quoi que ce soit. Lâcher, c'est de la lâcheté. Il s'agit d'apprendre à être libre face aux libertés, par rapport à ces libertés et grâce à elles. Il s'agit par la réflexion d'éveiller le sens des responsabilités. Le régime de contrainte sans la liberté c'est la chèvre de Mr Seguin attachée dans son pré ou enfermée dans son étable : elle ne s'y plait guère. Le régime des libertés sans liberté c'est la chèvre gambadant par les bois sous l'influence d'impulsions incontrôlées : elle ne tardera pas à se faire manger par le loup. Le chèvre de Mr Seguin est enfermée dans ce dilemme parce que c'était une chèvre. Nos élèves ont, grâce à Dieu, d'autres ressources. Cela, nous le croyons. Nous croyons à la liberté de l'homme, nous croyons à la grâce libératrice du Christ. Nous manquons quelquefois de logique pour tirer les conclusions de notre foi, d'imagination pour sortir des sentiers battus, de persévérance pour ne pas désespérer des personnes et ne pas les désespérer comme le dit Mounier, de souplesse pour changer quand les situations changent.

DIALOGUE

La première des choses à faire pour entrer dans cette voie est de rompre ces automatismes de lutte des classes ou d'opposition de maître à esclave signalés tout à l'heure. Et pour cela, il faut «dialoguer». Le mot est à la mode. On ne nous a pas attendus pour pratiquer la chose. Si l'on en parle beaucoup aujourd'hui, c'est peut-être qu'il est moins courant.

Ne peut-on pas appliquer au dialogue de l'enseignement en général quelques phrases que Paul VI écrit du dialogue du salut dans «Ecclesiam suam» : «Le dialogue du salut fut inauguré spontanément par l'initiative divine : C'est lui qui nous a aimés en premier ; il nous appartiendra de prendre à notre tour l'initiative pour étendre aux hommes ce dialogue, sans attendre d'y être appelés.

Le dialogue du salut ne se mesurera pas aux mérites de ceux à qui il était adressé, ni même aux résultats qu'il aurait obtenus ou qui auraient fait défaut... le nôtre aussi doit être sans limites et sans calcul.

Le dialogue du salut ne contraignit physiquement personne à l'accueillir ; il fut une formidable demande d'amour... De même notre mission... ne se présentera pas armée de coercition extérieure, mais par les seules voies légitimes de l'éducation humaine, de la persuasion intérieure, de la conversation ordinaire, elle offrira son don de salut, toujours dans le respect de la liberté de tout homme...»

Mr Lafitte dit que pour dialoguer, il faut être deux. Voilà une vérité pleine de sagesse comme toutes les vérités de la Palisse.

Cela veut dire — que les professeurs doivent parler avec les élèves, non pas seulement pour donner des ordres mais pour expliquer. Il faut aussi qu'ils écoutent ce que disent les élèves, parce qu'ils ne savent pas tout.

— que les élèves doivent parler aux professeurs non pas seulement pour «rous-péter» mais pour exposer, leurs besoins ou leurs points de vue. Il faut qu'eux aussi sachent écouter.

— que le professeur doit rester professeur : il n'est pas omniscient mais il est le soutien, la lumière, le rappel. S'il fusionne avec l'élève au point de n'être plus que son écho, il n'y a plus de dialogue au grand dam de l'élève : si le tuteur se moule sur la plante à soutenir, celle-ci ne s'affermira jamais sur une bonne forme.

— que l'élève doit rester l'élève : s'il ne sait que dire «amen» aux dires des professeurs, il n'y a pas davantage dialogue, il n'y a pas véritablement 2 personnes.

S'il n'y a pas dialogue l'autorité devient vite aveugle parce qu'elle ne sait pas. Si elle ne sait pas, ce n'est pas toujours «qu'elle ne veut pas le savoir» comme l'adjudant de quartier, mais qu'on ne lui parle pas.

S'il n'y a pas de dialogue, l'obéissance devient passive, soit qu'elle n'est pas éclairée sur les ordres qu'elle suit, soit qu'elle n'éclaire pas celui qui donne les ordres.

S'il n'y a pas de dialogue il y a vite désobéissance révolte ou anarchie. En dialoguant on peut donner un sens à l'effort qui est demandé, montrer que les contraintes nécessaires, loin d'être une mutilation de la liberté, sont des émondages d'où résulteront des fruits plus beaux et plus savoureux.

Une autorité aveugle, une obéissance passive ou un état de révolte, cela ne fait pas le compte de la liberté.

L'autorité et l'obéissance doivent être ouvertes l'une à l'autre dans une confrontation et un échange mutuels.

LES RICHESSES A EXPLOITER

Nous avons à Ustaritz la possibilité de le faire pour 2 raisons majeures qui sont nos richesses :

1. Un corps professoral convaincu. Même si bientôt la loi Debré nous permet d'avoir un traitement moins ridicule, aucun d'entre nous n'est fonctionnaire.

Il arrive bien parfois que l'un ou l'autre à un moment où il sent davantage le poids de l'appareil scolaire regimbe en disant : «Ce n'est pas pour cela que je me suis fait prêtre». C'est, mal formulée, la saine réaction de celui qui a voulu, qui veut être toujours éducateur des âmes et non enchaîné des consciences, qui ne veut pas se laisser enfermer dans le cercle vicieux des oppositions stériles. Le service d'Eglise qui nous est demandé n'est pas très facile ni très reuisant : nous savons son importance. Tout en étant «tanquam auctoritatem habentes» nous nous sentons bien serviteurs, serviteurs de la personne de ces jeunes qui nous sont confiés. Entre autre exemple, je me rappelle cette discussion entre professeurs au sujet d'une attitude à adopter face à un manquement assez grave ; les points de vue étaient différents, mais la source d'où ils émanaient était la même : souci d'éviter toute réaction de vengeance, de crispation autoritaire, désir de prendre une mesure aussi éducative que possible.

Peut-être l'action de chacun est encore trop individuelle et gagnions-nous à nous concerter plus souvent pour adopter ensemble les grandes orientations pédagogiques.

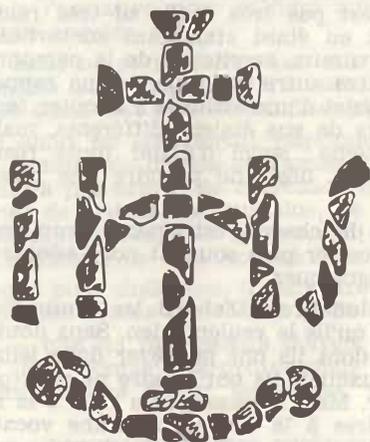
2. Des élèves volontaires. D'abord les séminaristes qui entrent au Petit Séminaire parce qu'ils le veulent bien. Sans doute, le séminaire n'est pas la maison idéale dont ils ont pu rêver dans leur enfance, les camarades et les prêtres auxquels ils ont à faire ne sont pas les êtres parfaits qu'ils ont pu imaginer. Mais le passage du rêve à la réalité constitue une des épreuves nécessaires à la formation d'une vocation : c'est par rapport au réel de tous les jours qu'il y a à répondre volontairement, librement : oui. Malgré certaines apparences ils en sont bien convaincus. Il y a quelques jours, je surprénais quelques garçons en train de sculpter des «quilles» ; dans la discussion qui a suivi nous sommes vite tombés d'accord pour constater que la «quille» n'exprimait pas chez eux les sentiments de quelqu'un qui soupire dans sa caserne après la fin d'une servitude sans grandeur mais la satisfaction (combien légitime) de voir une année près de sa fin. Qu'il y ait aussi dans ce geste du «bluff» de collègien, chacun en conviendra et personne ne s'en offusquera. Mais qu'un séminariste soit volontaire, c'est l'évidence même. Il y a là un trésor de bonne volonté à transformer en volonté bonne. Nous avons là des garçons qui, dès le départ, donnent un sens à leur vie ; que les difficultés et

les contraintes de l'existence surviennent, cela ne diminue en rien la liberté, elle s'affirme au contraire, car la difficulté assumée, loin d'avilir, grandit la personne. «Celui qui donne un coup de pioche veut connaître un sens à son coup de pioche. Et le coup de pioche qui humilie le bagnard, n'est point le même que le coup de pioche du prospecteur, qui grandit le prospecteur. Le bain ne réside point là où des coups de pioche sont donnés. Il n'est pas d'horreur matérielle. Le bain réside là où des coups de pioche sont donnés qui n'ont point de sens». (Saint-Exupéry).

Cette double richesse ne peut que se répercuter sur l'autre catégorie d'élèves qui hante le Petit Séminaire. Le «Laïc» d'Ustaritz n'est pas d'une espèce différente de celles que l'on peut rencontrer ailleurs. Passé l'âge où l'adolescent s'oppose à tout et à tous, passés les moments où l'on traînerait le monde entier aux gémonies, le laïc ne se sent pas plus «emprisonné» ici qu'ailleurs. Il doit s'y sentir plus à l'aise qu'ailleurs dans la mesure même où il est mêlé à des camarades qui sont volontaires donc libres, dans la mesure où le dialogue avec l'autorité permet une éducation de la liberté qui lui est propre.

Sans doute le potache (tous les élèves le sont) se sentira ou du moins se dira toujours brimé. Cela fait partie du folklore traditionnel et personne n'est plus attaché à la tradition que le potache. Aucun dialogue ni volontariat ne supprimera ce fait. S'il fait parfois l'empoisonnement d'une année scolaire, ne fait-il pas toujours l'enchantement des réunions d'anciens élèves?

Et d'ailleurs, la vérité sur l'éducation de la liberté, n'est-ce pas aux anciens élèves qu'il faut la demander? Chacun d'entre vous, chacun d'entre nous (je suis aussi ancien élève) n'est-il pas le témoignage vivant que, si l'opération est parfois douloureuse, les résultats ne sont pas tellement mauvais?



«Demain... non! tout de suite, je règle ma cotisation (3 F)
au C. C. P. Bordeaux 3105 - 34».

«Je suis en règle! j'ai payé ma cotisation (3 F)»
(Extrait des "Plus belles Paroles", d'Unancien).

A FOUILLER ATTENTIVEMENT...

LE COIN DU TRESORIER

Pour une fois, il ne va pas vous réclamer d'argent.

Bien au contraire, il ne peut que remercier avec effusion ceux qui ont payé leur cotisation — "et amplius" — et ceux qui ont retourné la feuille indiquant leur volonté ferme de régler leur cotisation de leur propre initiative. Bravo! Leurs fiches ont été classées parmi les valeurs sûres de la trésorerie. S'ils reçoivent des rappels ou des "contre-remboursement", qu'ils ne s'en formalisent pas: ce sera une erreur et non de la suspicion.

Et les autres? Les autres, conscients de la force de leur fidélité et de la faiblesse de leur mémoire, essaieront de trouver un moment, au milieu de leurs multiples activités... et factures,

POUR REGLER LEUR COTISATION (3 F) AVANT
LE 10 OCTOBRE 1965

à Ch. GRECIET C. C. P. Bordeaux 3105 - 34

Sinon, à cette date fatidique, ils recevront un timide "contre-remboursement", si sportivement accepté... du moins par leur silence.

Il est d'ailleurs toujours temps de se classer dans la première catégorie des "non-contre-remboursement". Un petit mot au trésorier y suffit. De toutes façons, le Bulletin vous sera adressé chaque année, même si vous refusez de donner signe de vie... ou d'argent.

Un dernier... rappel: le Bulletin des Anciens ouvre ses colonnes à la publicité de votre affaire. Deux mille lecteurs, et non des moindres, la feront connaître autour d'eux. Une bonne affaire pour vous... et pour

LE TRESORIER.

Carnet Familial

ORDINATIONS

Michel de KERGARIOU, chanoine régulier de Saint-Augustin
Bernard HARAMBILLET, de Saint Pierre d'Irube
Dominique BASSAISTEGUY, de Bustince-Iriberry
Fabien BERETERBIDE, d'Ossés
Jean CASTAGNET, de Peyrehorade
Bernard HOUSSET, de Saint Jean Pied de Port
Jean-Pierre ETCHEVERRY, de Domezain
Albert HIRIART-DURRUTY, d'Elissaberry
Guillaume IRIGOIN, de Bunus
Joseph MIHURA, de Bayonne
Gratien POYDESSUS, d'Iholdy
Hubert CASTAGNET, de Bordeaux

*Vous offrirez, Seigneur, à votre Père
Le Sacrifice ébauché par nos mains...*

MARIAGES

Claude LEFRANC avec Melle Maylis Bégue
Michel BENGOCHEA avec Melle Dorrégaray
Auguste IRIGOYEN avec Melle Simone Casaubielh
Philippe de SAINTE-FOY avec Melle Alix de Vienne
Michel DELPECH avec Melle Janie Hillairet
Michel MARQUINE avec Melle Paulette Legorce
Michel ACCOCEBERRY avec Melle Amestoy
Bernard BREGUET avec Melle Anne Marie Jourdan
Jean LIOUS avec Melle Echenique
Jacques SOTERAS avec Melle Récalde
Jean GRENET avec Melle Michèle DAUGER
Gérard SAMARA avec Melle Geneviève de Barbeyrac Saint-Maurice
Joseph ITHURIA avec Melle Yvette Lavie
Alain de la COMBE avec Melle Yvette Corrieri
Claude GAJAC avec Melle Marianne Espouy
Jean-Claude DARIZCUREN avec Melle Dany Rabès
Daniel SAINT-ANDRE avec Melle Nicole Courau

*Quitte la rose, prends le souci,
Quitte la rose du jardin,
Prends la souci de la maison.*

NAISSANCES

Béatrice Djemyl GEYRES, fille de André
Laurent VERGEZ, fils de Dominique
Guy PETIT, fils de Pierre
Florence de RAVIGNAN, fille de Arnaud
Jean-François GLYSE, fils de Jean-Pierre
Dominique HILLOTTE, fils de Joseph
François MOLIA, fils de Jacques

Qu'ils grandissent en âge et en sagesse.

DECES

Abbé Jean MAILHARRO, professeur du Petit Séminaire
Mme SEURIN, mère de Michel
M. CASTORENE, père de Dominique, Pierre, René, Arnaud
Mme LABEGUERIE, épouse de Michel
Mme MAIS, mère de l'abbé Guy
M. l'abbé Joseph VILLENAVE, ancien élève
Mme CASAJOUS, mère du chanoine
Mme LARRE, mère de l'abbé Auguste
M. Bernard LAFITTE, ancien élève
R. P. GEYRES, ancien élève
Mme ETCHEGARAY, mère de l'abbé André
M. l'abbé Jean-Pierre AGUERRE, ancien élève et professeur
M. l'abbé Bernard BIDART, ancien élève
P. Pierre Bernard DOYHENART, ancien élève
M. l'abbé Pierre CAMBLONG, ancien élève
M. Bernard HARIGNORDOQUY, ancien élève
M. l'abbé Alexandre BONNET, ancien élève
M. Pierre CHARRITON, père de l'abbé Pierre
M. DURQUET, frère du chanoine
M. ETCHEVERRIA, père de l'abbé Pascal et d'Arnaud
M. l'abbé Gratien BORDARRAMPE, ancien élève
M. J. B. GARAT, père de l'abbé Louis et de Gabriel
M. l'abbé Louis SENACQ, ancien élève et professeur
M. le Colonel PUCHULU, frère du chanoine
M. HOURCADE, père d'Auguste
M. le docteur SAGARDOY, ancien élève
M. le chanoine NOUTARY, ancien professeur
Mme ARBETCHE, mère des abbés Jean et Jean-Baptiste
Mme UNHASSOBISCAY, mère de Martin, Pierre, François, Philippe
M. l'abbé Jean-Louis LAPEYRE, ancien élève
M. Jean PUCHULU, frère du chanoine
M. le docteur BARTISSOL, père de Charles
M. ETCHEBERRY, frère de l'abbé Jean-Baptiste
M. Charles MERLE, ancien élève
M. François ETCHEVERRY-AINCHART, petit-fils de Désiré et frère de Jean
Mme IBARBURU, mère de l'abbé Jean
M. Emile HIRIGOYEN, frère de Ferdinand, père de Jacques et André
M. SANSBERRO, père de l'abbé Sauveur
M. Paul HIRIART, frère de Jean
M. Marcel FOURGEAUD, ancien élève
M. Jean BOMBET, père de Charles

*Seigneur, donnez-leur l'éternel repos,
Et qu'ils jouissent toujours de votre lumière.*

SUCCES - DISTINCTIONS - NOMINATIONS - TRAVAUX

Docteur ELISSAGARAY, Président du Secours Catholique
Louis DASSANCE, Médaille du Mérite Communal et Départemental
Docteur Georges GRECIET, Médaille du Mérite Communal et Départemental
Miguel MUÑOA, Vice Président de la Chambre de Commerce et de Navigation du Gulpúzcoa
Jean-Baptiste AINCIART, Médaille du Mérite Communal et Départemental
M. l'abbé IDIARTEGARAY, Médaille du Mérite Maritime
M. l'abbé ANDIAZABAL, membre-correspondant de l'Académie de langue basque
M. l'abbé Pierre IRIGOYEN, licence Physique I et professeur de la maison
M. l'abbé Laurent POCHELU, deux certificats de licence (sciences)
M. l'abbé François GAZTAMBIDE, deux certificats de licence (philosophie) et professeur de la maison.
M. l'abbé Roland MOREAU, a publié «La Religion des Basques», esquisse solidement documentée de l'histoire du christianisme en Pays Basque-Français
Serge LASSUS a exposé ses oeuvres à la galerie Romero-Maisonnavé à Biarritz
M. l'abbé LARZABAL a composé une nouvelle pièce basque: «Sarako lorea».
En souvenir du 30ème anniversaire de la mort du docteur Jean ETCHEPARE, on a publié «ESKUALZAINBURU».
Miguel MUÑOA, Président du Conseil Provincial du Patronat de Guipuzcoa
M. le chanoine NARBAITZ a édité un disque «MEZA LABURRA» avec musique originale de sa composition en faveur de la liturgie renouvelée
M. l'abbé CHALLET a remplacé M. l'abbé J. L. LURO auprès des Basques d'Amérique du Nord
Pierre ERRAMOUSPE a fait paraître un disque magnifique de chants basques exécutés sous sa direction par la chorale de Baïgorry.

A tous nos plus vives félicitations.

La Maison NEVADA

8, Rue Gambetta - SAINT-JEAN-DE-LUZ

vous invite à lui rendre visite à l'occasion
de votre passage à Saint Jean de Luz

Grand choix de
SANDALES... MOCASSINS... DERBY...
et toutes Fantaisies Mode à des **PRIX RAISONNABLES**

— LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS EST RESERVE —

Ancien Elève: **PIERRE MOUHICA**
SAINT-JEAN-DE-LUZ

Société Commerciale d'Affrêtemens et de Combustibles

4, rue Orbe
BAYONNE

A. LARRIEU
DIRECTEUR

CHARBONS DOMESTIQUES ET INDUSTRIELS - GROS & DETAIL

Livraisons à domicile pour toutes quantités

MAZOUT pour usages domestique et industriel

Livraison en **VRAC** à domicile par toutes quantités par
camion équipé d'un compteur pour distribution mesurée

Téléphone: Bayonne 25 04 34

POUR TOUTES VOS ASSURANCES

Incendie - Autos - Responsabilité Civile - Transports Vie

UN NOM... UNE ADRESSE...

COMPAGNIE LE MONDE

DIRECTION REGIONALE

JEAN MESTELAN

72, rue Bourg - Neuf - Tél. 25.08.83 - BAYONNE

Conditions spéciales pour colonies de vacances, patronages

Revêtement de Sol

DALLES THERMOPLASTIQUES - TARAFLEX - TAPIFLEX

PLASTIFEUTRE - LINOLEUMS - MOQUETTES

P. LASSALLE

Aven. Théodore - d'Arthez - **SAINT-PALAIS** (Basses Pyrénées)

Tél. 130 - R. C. Bayonne 56 a 517

TOUS TRAVAUX DE TAPISSERIE - STORES VÉNITIENS

BANQUE

INCHAUSPE et CIE.

B A Y O N N E

7, rue Lormend

H E N D A Y E

Boulevard Général de Gaulle

B E H O B I E

Pont International

S A I N T J E A N P I E D - D E - P O R T

Place Floquet

T O U T E S O P E R A T I O N S
D E B A N Q U E , B O U R S E E T C H A N G E

ARCI



ALDE